



L'APPEL

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 409 septembre 2018



© Marianne ROSENSTEHL

Amélie Nothomb :

« Je me suis bricolé une mystique personnelle »

Benjamin Maréchal : au-delà des polémiques



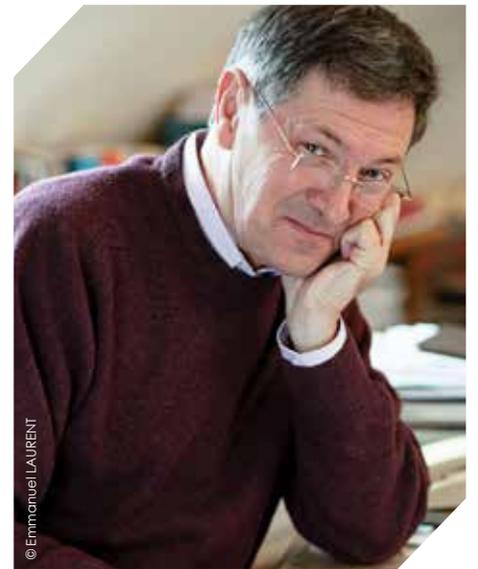
© Martin GODFRÖID 901 61



© Magazine L'Appel - Frédéric ANTOINE

Lulu, la « gardienne » des îles des Glénan

Gabriel Ringlet : réenchanter les rites



© Emmanuel LAURENT



Édito

UNE AFFAIRE INTIME

Il y a un an, la RTBF diffusait dans le cadre de son magazine *Questions à la une* l'enquête-reportage d'une de ses jeunes journalistes, Thi Diêm Quach, intitulé « Avortement : la grande hypocrisie ? ». Cette jeune femme d'environ trente ans y découvrait, à son plus grand étonnement, qu'en Belgique, l'interruption volontaire de grossesse relevait toujours du Code pénal et que celles qui y avaient recours (ainsi que leurs médecins) risquaient de graves condamnations.

La réaction de cette journaliste face à ce dossier était significative : Thi Diêm Quach a dû naître aux alentours de 1990, lorsque la loi Lallemand-Michielsen libéralisant le recours à l'avortement était juste votée au Parlement belge, puis promulguée alors que le roi Baudouin se déclarait temporairement dans l'incapacité de régner. Elle a donc toujours vécu dans un environnement où le recours à l'IVG paraissait relever des choses admises.

Toute une génération âgée de moins de quarante ans au moins ne peut aujourd'hui comprendre que l'interruption de grossesse soit considérée, sauf exception prévue par la loi, comme un acte pénalement répréhensible. Qu'il soit assimilé à un délit, justifiant théoriquement encore une condamnation, est, de nos jours de l'ordre de l'impensable. Se décider de recourir à l'IVG paraît clairement à nos contemporains relever du choix et de la conscience éclairée de chacun. En 2018, cela tient de l'évidence. Tout en sachant les

angoisses, les drames et les souffrances que cette décision peut faire encourir, à chacun d'agir selon son sens moral, ses convictions, et en fonction des circonstances. Il s'agit là d'une décision personnelle, intime et privée.

À l'époque qui est la nôtre, et dans notre pays, qui pourrait encore comprendre qu'un courant d'opinion ou de pensée, quel qu'il soit, et quelle que soit sa représentativité de l'opinion, estime légitime d'imposer à toute une société les options de société qu'il considère bonnes et pertinentes ? Dans notre monde, ce n'est que lorsque l'intérêt général est menacé par la liberté individuelle qu'il paraît normal que l'État et le législateur interviennent.

L'actualité récente démontre pourtant que, dans certains autres coins du monde, cette reconnaissance de la liberté de conscience personnelle n'est toujours pas de mise...

Les actuels débats politiques autour de la sortie de l'avortement du Code pénal ne peuvent nous laisser indifférents. Dans ce numéro de rentrée, nous tentons d'ouvrir la réflexion et de l'élargir, à notre manière. Dans notre volonté d'apporter notre pierre au débat dans un monde où l'attitude, l'opinion et les choix de chacune et chacun sont tous respectables, évidemment non condamnables, et ne peuvent pas inspirer une attitude simplement « miséricordieuse ».

C'est ainsi, nous semble-t-il, que, toutes et tous ensemble, nous pourrions construire un meilleur monde pour demain.

Fredéric Antoine

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Une affaire intime 2

Penser

Un exemple d'humanité 4

Croquer

Réchauffement climatique en Pennsylvanie 5

À la une

IVG : d'une souffrance à l'autre 6

« Au-delà » des barreaux 9

Signe

G. Ringlet : célébrer pour alléger l'épreuve 10

Fatimata Touré, femme de courage 12



Une femme qui ne renonce jamais.



Entre spiritualité et culture, pasteure protestante à Genève.

v Vécu

Vivre

Médibus prend le temps de prendre soin 14

Rencontrer

Marie Céneç : « La foi par le cœur et l'intelligence » 16

Voir

Lulu, la « gardienne » des Glénan 19

s Spirituel

Parole

L'enfant et la mort 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire

Une espérance et un héritage 24

Et si l'islam était une orange ? 25

Corps et âmes

« La confiance en soi est une conquête » 26



Oser y aller, oser faire.

c Culturel

Découvrir

Amélie Nothomb : « Je me suis bricolé une mystique personnelle » 28

Médi@s

Benjamin Maréchal, au-delà des diatribes 30

Planche

La sagesse de Vivre en Fol 32

Accroche

Gaspar de Crayer, l'égal de Rubens 34

Pages

Regards croisés sur la religion et la psychanalyse 36

Livres 37

Notebook 38

Messengerie 39



Un théâtre forain, dans la grande tradition.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Guillaume LOHEST,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Laurence
FLACHON et Armand VEILLEUX

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.owlscope.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 25 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
MEDIAL, rue du Prieuré 32,
1360 Malèves-Sainte-Marie
☎ 010.88.94.48 - ☎ 010.88.93.18



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

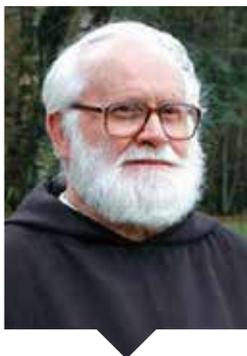
À rebours de l'esprit de compétition occidental

UN EXEMPLE

D'HUMANITÉ

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Le sauvetage de treize jeunes Thaïlandais rendus captifs au fond d'une grotte a donné un admirable exemple de compassion.

Dans un monde où ne manquent pas la violence et les mauvaises nouvelles, nous avons assisté récemment à une superbe démonstration d'humanité. Le 23 juin, douze jeunes de onze à seize ans, avec leur coach de vingt-cinq ans, pénétraient dans une grotte en Thaïlande, où ils furent faits prisonniers par la montée des eaux, à la suite d'une pluie violente. Ils en sortirent trois semaines plus tard, le dernier étant rescapé le 10 juillet.

SAUVETAGE IMPOSSIBLE ?

Les circonstances étaient telles que leur sauvetage semblait relever du miracle. Cependant, le gouvernement thaïlandais n'épargna aucun effort pour y arriver. Deux mille soldats et deux cents plongeurs professionnels participèrent à la tâche. De nombreux pays étrangers et une centaine d'agences gouvernementales offrirent de l'aide. Selon l'armée thaïlandaise, environ dix mille personnes participèrent à l'opération. Des efforts massifs furent déployés pour détourner des cours d'eau en amont de la grotte et pour pomper une bonne partie des eaux accumulées dans celle-ci. La seule victime de l'opération fut un plongeur professionnel qui interrompit ses vacances pour venir aider et qui succomba à un manque d'oxygène dû à une défaillance technique.

Les enfants eux-mêmes et leur entraîneur montrèrent une grande maturité dans leur capacité d'attendre près de trois semaines dans l'obscurité. Les familles patientèrent à l'entrée de la grotte, se confortant les unes les autres, et des équipes de volontaires prépa-

raient les repas pour ces familles et pour les sauveteurs.

COORDINATION RÉUSSIE

Sans que personne n'ait réclamé avec bruit d'être en charge de la situation, les opérations de secours furent parfaitement coordonnées. Le résultat en est la preuve. Alors que le sauvetage d'une seule personne aurait dû être considéré comme une réussite, les treize personnes impliquées furent libérées et en bonne condition. Le gouvernement thaïlandais a eu la bonne grâce de donner la nationalité thaïlandaise à trois des jeunes qui étaient apatrides, comme il s'en trouve un grand nombre dans la région.

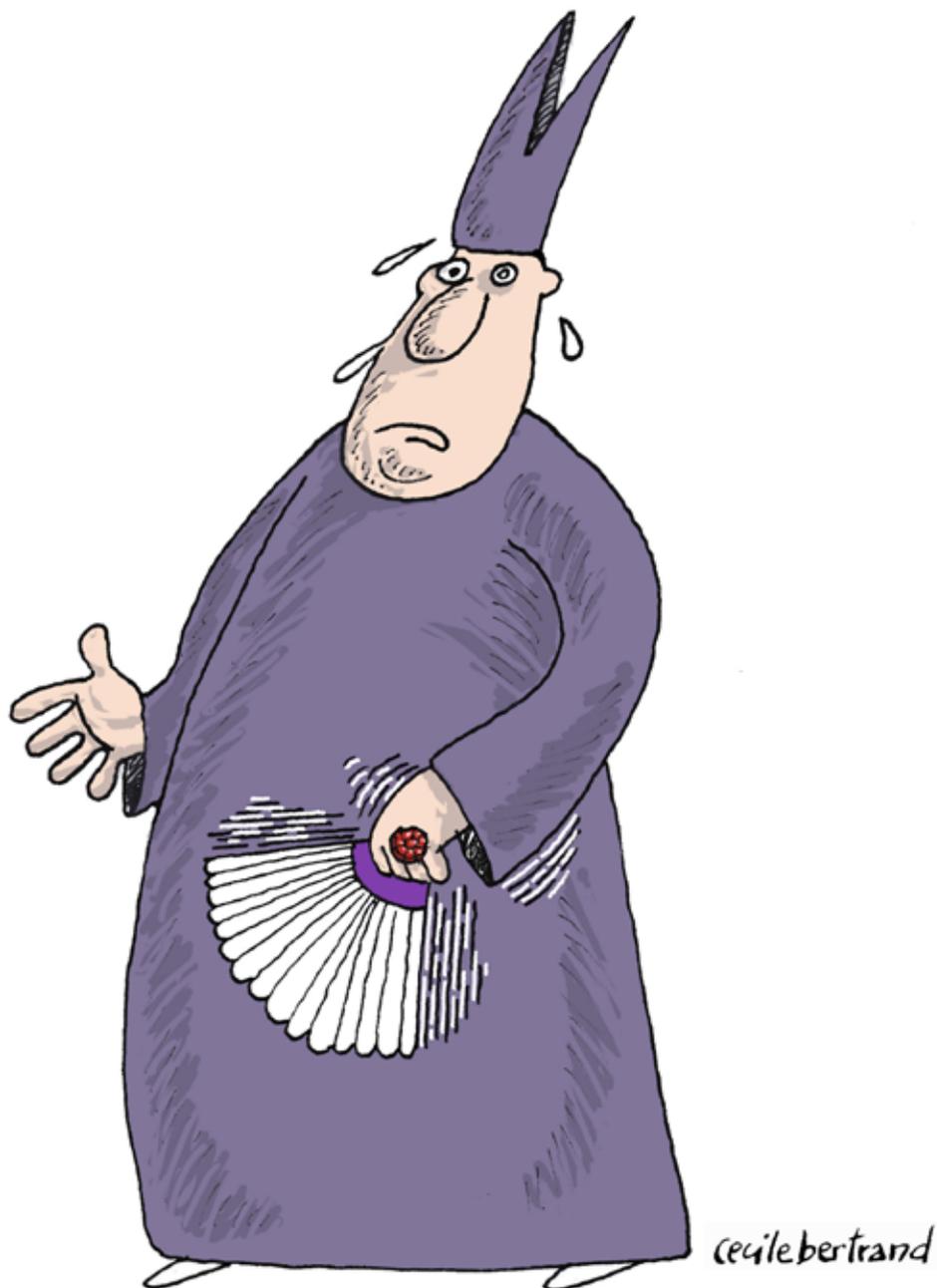
Des millions de personnes collées à leur écran de télévision ou d'ordinateur, à travers le monde, ont pu être témoins de cette magnifique démonstration d'humanité. Nous a ainsi été montré l'exemple d'une culture bouddhiste toute empreinte de compassion. Dès que la nouvelle du drame fut connue, toute la Thaïlande se mit en branle. Non seulement il y eut la réaction d'une armée professionnelle avec ses équipes de sauveteurs, mais des volontaires vinrent de partout, offrant leur travail, de la nourriture, etc. Les parents de toutes les familles concernées se tinrent ensemble dans une grande solidarité ; les noms des enfants libérés ne furent révélés que lorsque tous furent hors de danger. Et si les opérations de sauvetage obtinrent un résultat que les spécialistes à travers le monde considéraient à peu près impossible, c'est qu'on fit toujours passer l'harmonie des relations entre toutes les personnes impliquées avant les intérêts et les egos personnels.

Le jeune entraîneur montra une admirable maturité, se privant de nourriture pour partager entre les autres ce qui était disponible, et les guidant dans une attitude de méditation qui leur permit de garder le calme et la sérénité jusqu'au bout. Il fut le dernier à sortir de la grotte ; et ses premières paroles furent pour demander pardon aux familles.

Dans nos sociétés occidentales où la compétition est si répandue, il est bon d'avoir ce modèle d'une société où la cohésion communautaire et la compassion dans les moments difficiles est évidente? ■

La griffe
de Cécile Bertrand

LE RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE
CET ÉTÉ EN PENNSYLVANIE





Prendre en compte la souffrance des femmes ! C'est ce qui motive la plupart des protagonistes des débats autour de la sortie de l'interruption volontaire de grossesse du Code pénal. Mais cette souffrance est multiple et ne se laisse pas facilement réduire au noir et blanc.

FACE À L'AVORTEMENT.
Ne pas oublier la détresse.

Propositions diverses et débats éthiques

José GÉRARD

IVG : D'UNE SOUFFRANCE À L'AUTRE

Sortir l'avortement du Code pénal. Cet objectif semble aujourd'hui rassembler une majorité politique en Belgique, plus de vingt-cinq ans après la loi Lallemand-Michielsens le dépénalisant sous certaines conditions. Les partis de l'opposition fédérale, hormis le cdH, avaient trouvé un accord autour d'une proposition de loi commune et espéraient un vote début juillet. Mais la majorité s'est accordée in extremis sur une autre proposition, lui coupant l'herbe sous le pied. Les deux textes veulent sortir l'IVG du Code pénal, mais présentent des différences. Le délai au-delà duquel l'avortement n'est plus autorisé passe à dix-huit semaines pour l'opposition, mais reste à douze dans la proposition de la majorité.

Même différence pour le délai de réflexion : réduit de six à deux jours d'un côté, maintenu de l'autre. Par ailleurs, le non-respect de ces conditions n'entraîne pas de sanctions dans le texte de l'opposition, mais bien dans celui de la majorité. En outre, le CD&V a conditionné son soutien à ce compromis au vote d'une autre loi permettant l'inscription des fœtus mort-nés de moins de cent quatre-vingts jours de grossesse dans le registre des naissances. L'opposition a dénoncé ce qu'elle a qualifié de « marchandage », craignant que le vote de cette seconde loi n'ouvre la voie à la reconnaissance d'un statut du fœtus, ce qui risque, selon certains, de limiter plus tard le droit à l'avortement.

LA SOUFFRANCE ÉCOUTÉE

Même consensus global et différences du côté des experts entendus par les députés. Selon Michel Dupuis, professeur de philosophie à l'UCL et membre du comité consultatif de bioéthique, « il y avait autant d'avis que d'experts. La seule chose qui nous unissait, c'est que nous voulions sortir l'avortement du Code pénal. Certains s'en tenaient au délai de douze semaines, d'autres plaidaient pour quatorze semaines, voire plus ». Quant à l'opinion publique, en tout cas selon un sondage du Centre d'Action Laïque d'avril, 75,4% des Belges se positionnent pour une sortie de l'IVG du Code pénal, qui devrait alors passer sous la législation médicale.

Il est frappant de constater que la souffrance des femmes est invoquée en sens divers dans les débats qui entourent l'IVG. Or celle des femmes confrontées à des grossesses multiples n'avait quasi aucune place il y a cinquante ans, quand sont nés les premiers centres de consultation ou de planning (voir encadré). Le docteur Willy Peers, incarcéré en 1973 pour avoir procédé à des avortements, pa-

raissait révolutionnaire quand il disait vouloir seulement prendre en compte la détresse et la souffrance des femmes qui s'adressaient à lui. Et dans la loi de 1990, la première condition de dépénalisation de l'avortement est la « *situation de détresse* » de la femme.

Aujourd'hui, pour les mouvements féministes et pour tous ceux qui militent en faveur d'une sortie complète de l'IVG du Code pénal, les multiples conditions qui entourent le recours à l'avortement risquent d'avoir des répercussions négatives : son maintien comme « *un délit contre l'ordre des familles et la moralité publique* », le délai de réflexion ou les sanctions en cas de non-respect des conditions ne font que renforcer la culpabilité des femmes qui y recourent.

SYNDROME POST-AVORTEMENT ?

La question de la souffrance consécutive à l'avortement est aussi l'objet de débats. Publié en mai 2018, un livre se fait l'écho de cette souffrance : *Après l'IVG. Des femmes témoignent*. Son auteure, Marie Philippe, veut attirer l'attention sur le fait que de nombreuses femmes souffrent d'avoir eu recours à l'avortement, réalité que les discours sur le droit des femmes à avorter passent, selon elle, généralement sous silence. Elle mène le même combat sur son site www.ivg.net et via un numéro vert à destination des femmes qui s'interrogent sur une interruption volontaire de grossesse.

Mais les opposants à ce site dénoncent le tableau noir systématique dressé par l'association et le fait que, sous des dehors de neutralité, ses promoteurs, militants catholiques, tentent par tous les moyens de dissuader les appelantes d'avorter. C'est d'ailleurs l'action de cette association qui a été à l'origine, en France, de l'extension de la loi du délit d'entrave à l'IVG aux « *pressions psychologiques et morales sur internet* ».

« Il est important que les débats ne soient pas évidents. »

La conférence épiscopale de Belgique, dans un document publié en juin, craint quant à elle qu'« *une législation qui ferait de l'avortement une intervention ordinaire, fait très peu de cas du vécu, du ressenti des personnes* » et les questions qui se posent risquent alors « *de ne même plus être prises au sérieux. Ce qui ne fera qu'augmenter solitude et désarroi* ».

De son côté, *women on web*, un réseau d'organisations et de personnes qui soutiennent les droits à l'avortement, vise à rassurer les femmes sur cette éventuelle souffrance post-avortement. « *La plupart des femmes n'ont pas besoin d'un soutien psychologique après avoir avorté. Les sentiments de regrets après l'avortement sont rares. En effet, la réaction émotionnelle la plus courante après un avortement est le soulagement.* » Contestant l'existence d'un syndrome post-avortement, le site www.womenonweb.org propose néanmoins une série de pistes à celles qui souhaitent « *guérir après un avortement* » ou « *se réconcilier avec leur décision* ».

STATUT DE L'EMBRYON HUMAIN

C'est à un autre type de souffrance que veulent répondre les parlementaires qui proposent de pouvoir inscrire les fœtus mort-nés avant cent quatre-vingts jours de grossesse dans le registre des naissances. La reconnaissance publique qu'un projet d'enfant était en cours, qu'il se concrétisait déjà dans l'esprit et le cœur de ses parents, permettrait en

cas d'interruption de la gestation d'aider ceux-ci à faire leur deuil. Mais les opposants à ce projet de loi craignent son utilisation ultérieure pour limiter le droit à l'IVG.

S'il paraît judicieux que la société reconnaisse la souffrance de futurs parents endeuillés, la concomitance des deux projets pose problème, comme le relevait Michel Dupuis début juillet : « *D'un point de vue stratégique, le moment est mal choisi car ce sont deux questions importantes qui ne doivent pas se gêner entre elles. Mais d'un point de vue philosophique, c'est lié. La question de l'avortement pose, à voix basse, celle du statut de l'embryon humain. C'est gênant, ça empêche de parler en noir et blanc. Mais en tant que philosophe, j'estime qu'il est important que nos débats ne soient pas évidents.* »

En quelques dizaines d'années, les débats autour de l'avortement sont parvenus à mettre la femme et sa souffrance au centre des préoccupations de tous. Mais on a un peu l'impression que chacun tire à lui cette souffrance, pour lui faire servir ses propres visées... ■

« AFFRONTER L'OPINION CLÉRICALE MAJORITAIRE »

Il y a cinquante ans, à Namur, pointaient les premiers germes de ce qui allait devenir le « Blé en herbe », un centre de planning familial et conjugal. C'est en 1968 que quelques chrétiens progressistes, dont deux prêtres, créent un « centre de consultation conjugale » pour permettre aux personnes en difficulté de venir parler de leurs problèmes de couple. Ouvert sept fois trois heures par semaine, il est situé dans une impasse en face de la gare pour garantir la discrétion aux personnes qui s'y rendaient généralement seules. Loulou Sechehaye, qui a vécu cette époque pionnière, se souvient.

« *Nous étions tous formés comme conseillers conjugaux, mais le terme 'conseil', traduit de l'anglais, était inadéquat parce qu'en réalité, nous ne donnions pas de conseils ! Nous écoutions la personne et nous l'aidions à réfléchir. Nous ne connaissions pas son nom et elle ne connaissait pas le nôtre. Nous étions tous bénévoles. On n' imagine pas aujourd'hui à quel point une telle initiative était osée pour l'époque, surtout dans un milieu catholique !* »

« *On ne parlait pas du couple dans la vie courante. C'était un sujet tabou. Il a fallu du courage pour affronter l'opinion cléricale majoritaire. Nous étions très critiqués. Un curé nous a balancé : "Si les gens se séparent, c'est de votre faute". Et certains prêtres criaient au scandale parce que nous donnions des conférences sur la contraception ! On vient de loin !* »

« *Je ne me souviens pas, à cette époque, avoir été confrontée directement au problème d'une naissance non souhaitée, mais il est certain que nous avons tous ressenti à quel point l'encyclique *Humanae vitae* et son discours d'interdiction de l'usage de moyens contraceptifs 'non naturels' ont brouillé la vie des couples qui voulaient vivre en chrétiens. Il était formellement interdit de prendre la pilule. Quel problème de conscience ! L'Église parlait du 'devoir conjugal' à*

accomplir. La femme se devait de dire oui à son mari. Pourquoi était-elle seule à porter le poids des grossesses et des naissances ? Tout cela posait question... Nous sentions qu'il y avait, d'un côté, un discours rigide de la part de l'Église catholique et, de l'autre, la réalité des familles, beaucoup plus nuancée et compliquée. »

INVITATION À AIMER

« *Pour moi, être chrétien suppose que l'on ne juge pas la personne. Je ne suis pas l'autre, et, à ce titre, je n'ai pas à lui dicter un comportement. Il y a, dans l'Évangile, un message clair, une invitation à aimer son prochain comme soi-même. Quand on prend soin de soi, on peut être ouvert à la différence de l'autre.* »

« *À l'époque des débuts, il n'y avait pas de cabinet médical au centre, mais la question des naissances non désirées commençait à se pointer. Nous entendions la détresse de certaines femmes, soumises à des grossesses nombreuses et difficiles à gérer. Il y a eu aussi l'affaire du docteur Willy Peers, ce médecin accusé de pratiquer des avortements, et auquel on nous associait. Cet homme était une personne d'une humanité extraordinaire, ouvert et sensible à la détresse des gens.* »

« *C'est par la suite que le Centre J, un planning familial, a été créé avec un médecin et qu'au début des années nonante, les deux initiatives ont fusionné pour devenir Le Blé en herbe. Aujourd'hui, cinquante ans après nos débuts, c'est un centre de planning familial et conjugal qui comprend dix-sept professionnels : médecins, psychologues, conseillères conjugales et familiales, sexologue, assistante sociale, juriste et responsable administrative. Nous venons de fêter son anniversaire !* »

📄 www.guidesocial.be/le-ble-en-herbe-pf

Propos recueillis par Chantal BERHIN

Réinsertion des détenus

« AU-DELÀ »

DES BARREAUX

Thierry TILQUIN



© Au-delà - ASBL

Une ASBL catholique propose un appartement et un accompagnement humain et spirituel hors de la prison.

UNE CHAMBRE À SOI.
Point de départ pour une autonomie retrouvée.

Retrouver la liberté et l'autonomie après un long parcours de détention n'est pas simple. Nombreux sont les détenus qui, franchissant la porte de la prison, se retrouvent dans une situation très précaire : peu d'argent, pas de logement ni d'emploi, liens familiaux brisés, problèmes d'assuétudes, vie relationnelle difficile. De là, un sentiment de détresse humaine et un risque de récidi-

HORS-LES-MURS

C'est le cas à la prison d'Ittre qui héberge des détenus condamnés à de longues peines, de quinze à trente ans. L'équipe d'aumônerie catholique en accompagne plusieurs durant leur incarcération. Mais, dès leur libération conditionnelle, certains d'entre eux sont livrés à eux-mêmes, car la durée de leur détention les a plongés dans une solitude relationnelle.

C'est la raison pour laquelle cette équipe a décidé de créer *Au-delà*, une ASBL dont le but est de poursuivre et d'encadrer l'accompagnement humain, spirituel et pastoral initié durant la détention. Avec l'aide de bénévoles, cette aumônerie hors de la prison répond aux demandes des détenus eux-mêmes, quelles que soient leurs convictions religieuses.

En mai dernier, l'ASBL a inauguré un appartement rénové avec deux chambres. Il peut héberger deux détenus en libération conditionnelle pendant quelques mois, le

temps de trouver un logement, un emploi ou un revenu de remplacement.

LIBÉRATION INTÉRIEURE

Le nom d'*Au-delà* est significatif de la philosophie du projet. L'association a en effet pour mission la réinsertion dans la vie au-delà des barreaux. « *Mais, pour des catholiques, au-delà peut signifier aussi la marche non pas vers sa propre fin, mais vers sa finalité qui est en Dieu* », comme l'explique le frère dominicain Patrick Gillard, membre de l'équipe d'aumônerie. L'ASBL affiche clairement son identité catholique, elle est œuvre d'Église.

« *Vivre sans liberté, c'est presque disparaître*, poursuit l'aumônier. *Mais il y a des libertés sur lesquelles la prison n'a pas prise, celle de prier et celle d'aimer.* »

Dans l'hébergement, des temps de prières sont organisés et une messe a lieu chaque mois. Par ailleurs, un détenu se prépare actuellement au sacrement de confirmation.

Les candidats à cet hébergement temporaire sont bien connus de l'équipe d'aumônerie qui a cheminé longtemps avec eux. Pour accéder à ce logement, ils doivent s'engager à respecter quelques règles de vie. C'est pourquoi ce projet en plein centre-ville de Wavre a reçu un bon accueil auprès de la ville et du CPAS. « *La bourgmestre est même venue boire un café* », souligne le frère Patrick. ■

INDICES

CROWDFUNDING.

400 000 € seront nécessaires pour restaurer l'église romane des Templiers de Saint-Simon à Saint-Pé-Saint-Simon (Lot-et-Garonne, France), qui date du XII^e siècle. La ville ne dispose pas de la somme et n'aura pas de subsides suffisants. Elle a donc lancé une « cagnotte en ligne », c'est-à-dire du crowdfunding, pour pouvoir entamer les travaux.

RÉCOMPENSE.

Depuis janvier, les jeunes de l'église de La Source (Bradenton, Floride) reçoivent trois points chaque fois qu'ils assistent aux services religieux du mercredi soir, et trois autres points pour chaque nouvelle personne qu'ils y invitent. Ce 26 août, un des cinq meilleurs du concours a reçu en récompense une automobile Hummer H3 d'occasion. De quoi motiver les troupes...



REFUS.

Le Sénat argentin a rejeté en août le projet de loi qui visait à libéraliser l'avortement dans le pays. Le texte avait pourtant été adopté par la Chambre des députés quelques semaines auparavant. Mais, plus conservateurs, et suite à de fortes pressions de l'Église catholique, les sénateurs en ont décidé autrement.

INDÉPENDANCE.

L'Église orthodoxe ukrainienne pourrait prochainement prendre son indépendance vis-à-vis du Patriarcat de Moscou, dont elle dépend depuis quatre siècles. Elle serait alors reconnue « autocéphale » par Bartholomée, le patriarche de Constantinople. Cette décision risque de susciter l'ire de Moscou.



LA CÉLÉBRATION. Elle ne peut être que masculine-féminine.

« **J'**ai célébré ma première messe en parachute ! » Gabriel Ringlet avait cinq ans et il s'était fabriqué un vêtement liturgique dans une toile de parachute abandonnée par un soldat américain. C'est dire qu'il sent depuis toujours en lui cette aspiration à célébrer, qui est de la même nature que celle à écrire. « *C'est comme s'il y avait en moi une inscription, un alphabet qui me précède et qui m'appelle à jouer avec les mots autant qu'avec les gestes.* » Car la liturgie est un jeu créateur qui s'apparente au jeu poétique.

Mais célébrer n'est pas qu'une affaire liturgique ou spirituelle, c'est une manière d'être au monde. Célébrer, rappelle-t-il en citant Rilke, c'est « *faire avec de l'ici de l'au-delà* ». Comment soulever ce que l'on vit d'heureux, de malheureux ou de désespéré, pour l'alléger et le porter plus loin ? Célébrer, c'est donner du souffle, élargir, c'est faire grandir la fraternité par un chemin symbolique. Bien sûr, on peut ouvrir sa vie par l'action que l'on mène en solidarité avec d'autres, mais cela ne suffit pas. Quel est le fil qui traverse tous ces gestes, tous ces engagements ? « *Nous avons besoin de célébrer ce sur quoi et avec quoi nous agissons. On ne peut pas simplement laisser l'action à elle-même. Une vie non célébrée risque de se replier sur elle-même, de tourner en rond.* »

D'AUTRES FAÇONS DE CÉLÉBRER

Dans son prieuré de Malèves-Sainte-Marie, Gabriel Ringlet expérimente depuis plus de trente ans d'autres façons de célébrer. Il y invite des artistes, des médecins, des journalistes, des écrivains, ceux qui font l'actualité, croyants ou non, pour construire avec eux des liturgies et réenchanter les rites. « *Le ritualisme, c'est la mort du rite, clame-t-il. Rien n'est pire que la répétition sans âme.* » Un rituel est réussi lorsqu'il parvient à rejoindre l'inquiétude, les doutes, les joies, les peines, les interrogations de celles et ceux qui y participent, bref à deviner la soif des gens qui sont là. « *Célébrer doit saisir par les pieds, bien plus que*

par la tête. Célébrer ne bavarde pas, célébrer ne fait pas d'exposé, de dissertation. Célébrer est une sensualité. » Dans son livre, il illustre par l'exemple comment mettre tous les sens en éveil lors d'une célébration.

Si le prêtre-poète accorde une grande importance au regard, c'est parce que la célébration est d'abord un spectacle - et ce n'est pas un gros mot ! - qui donne à voir des personnages, des costumes, un décor, des couleurs. Il s'agit donc de travailler le son, le décor, la voix, la gestuelle, pour capter l'attention de ceux qui sont là et les rejoindre au détour d'un mot ou d'un geste. Dans son prieuré du Brabant wallon, il célèbre souvent avec des femmes : une écrivaine musulmane, une pasteur protestante ou une femme rabbin. « *J'ai vécu ces célébrations comme un très grand bouleversement intérieur, confie-t-il. Et l'assemblée ne s'y trompe pas, elle peut sentir quasi physiquement qu'une célébration ne peut être que masculine-féminine, que ces deux dimensions ont voix au chapitre. Une liturgie fait naître une parole de façon unique, lorsque des hommes et des femmes de religions différentes prononcent ensemble certains mots, derrière le même autel.* »

CÉLÉBRER L'EUTHANASIE ET L'IVG

Mais il célèbre aussi avec des non-croyants parce que l'acte liturgique est fondamentalement un acte humaniste. L'ancien vice-recteur de l'UCL est depuis longtemps rompu au dialogue avec la laïcité. « *Notre société est tellement clivée qu'il faut se réjouir chaque fois que les circonstances nous amènent à vivre des célébrations mixtes. Que des croyants et non-croyants participent au même rituel, c'est à haute teneur symbolique. Cela rend la société moins identitaire et plus fraternelle.* »

Les circonstances l'ont amené également à accompagner des malades qui demandaient l'euthanasie. L'Église officielle accepte de les accompagner spirituellement, de prier avec eux, mais pas rituellement. « *Pourtant le rite n'a pas*

Le nouvel essai de Gabriel Ringlet

CÉLÉBRER POUR ALLÉGER L'ÉPREUVE

Jean BAUWIN

La grâce des jours uniques plaide pour un réenchâtement des rites, de ceux qui permettent de porter la lourdeur des jours et de se relever. Gabriel Ringlet considère que toute situation humaine doit pouvoir être célébrée, de l'IVG au mariage gay.

pour fonction de cautionner ni de critiquer un choix éthique ! Il vient porter ce qui se passe, l'élever, il encourage, et aide à traverser la situation. » Il n'y a donc pas de situations humaines

« Le rite n'a pas pour fonction de cautionner ni de critiquer un choix éthique. »

qui doivent être exclus de la célébration. Accompagner ces personnes en demande d'euthanasie est toujours une expérience marquante, presque incommunicable.

C'est pour les mêmes raisons que Gabriel Ringlet a accepté d'accompagner des femmes qui ont pratiqué une interruption volontaire de grossesse. « Je n'ai pas à choisir entre deux types de souffrances. L'avortement surgit comme un terrible échec. Comment ne pas entendre l'appel au secours qui surgit dans ces circonstances-là ? » Comme pour l'euthanasie, il rappelle

qu'accompagner rituellement, ce n'est pas cautionner. « On a le droit d'avoir des regards éthiques différents, mais célébrer, c'est offert à tous. Plus la traversée est douloureuse et plus l'accès à la célébration doit être évident. »

CHEMIN DE DEUIL

Gabriel Ringlet expérimente souvent combien la célébration ouvre des chemins qui permettent de grandir et de se relever, après le suicide d'un jeune par exemple. Chaque mot, chaque geste compte. Un mot de travers peut être une catastrophe, mais quand on trouve le ton juste, on peut faciliter tout un chemin de deuil.

Récemment, le cardinal De Kesel affirmait qu'il réfléchissait à des formes de célébration pour sceller des unions homosexuelles. Lui-même s'en réjouit parce que cette réflexion dit déjà qu'aucune situation ni que personne ne peut être exclu du geste « célébrationnel ». Pour lui, la question

du geste sacramentel est secondaire par rapport au fait que ce type de relation mérite d'être célébré. « On peut créer de la liturgie et de la vraie célébration sans être obsédé par le côté sacramentel. »

Dans son prieuré, avec toute une équipe, il réfléchit à de nouvelles formes de célébrations. Son projet est de créer une « école » de célébrants, hommes et femmes, croyants ou non. On y apprendrait à construire une célébration, à poser sa voix et à inventer les gestes qui donnent du sens. C'est un projet enthousiasmant et passionnant qui l'occupera sans doute durant de nombreuses années encore. ■



Gabriel RINGLET, *La grâce des jours uniques. Éloge de la célébration*, Paris, Albin Michel, 2018. Prix : 20,55€. Via *L'appel* : -5% = 19,53€.

Pour découvrir les activités du Prieuré : www.leprieure.be
Voir aussi les plus de *L'appel*.
www.magazine-appel.be

INDICES

FRATERNITÉ.

Le Conseil constitutionnel de France a, au nom de la Fraternité, affirmé qu'une aide désintéressée à des étrangers en situation irrégulière ne saurait être passible de poursuites. Il a réclamé la modification du code qui a permis la condamnation de l'agriculteur Cédric Hornu, devenu symbole de l'aide aux migrants à la frontière franco-italienne.

FOOTBALL.

L'attaquant des Bleus Olivier Giroud arbore un tatouage en latin sur son avant-bras. Il reprend le premier verset du psaume 23 : « *Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien.* » Il n'hésite pas à montrer sa fibre chrétienne et en parle comme un des socles de sa vie d'homme et de footballeur.



DÉNONCIATIONS.

En Israël et dans les territoires palestiniens occupés, de nombreux leaders religieux, dont les Patriarches latin et orthodoxe de Jérusalem et des responsables juifs à travers le monde, ont dénoncé la nouvelle loi faisant d'Israël l'État nation du peuple juif et excluant ainsi les vingt pour cent des citoyens du pays qui sont Palestiniens.

COUREUR ET PHILOSOPHIE

Guillaume Martin, cycliste, leader de l'équipe Wanty-Groupe Gobert, a décroché un Master de philosophie par correspondance et a présenté un mémoire intitulé « *Le sport moderne, une application de la philosophie de Nietzsche* ».

Un engagement contre les violences au nord du Mali

FATIMATA TOURÉ, FEMME DE COURAGE

Propos recueillis par Jacques BRIARD

Cette femme est ingénieure agronome et responsable d'ONG au Mali. Au péril de sa vie, elle s'est mise au service de la région de Gao, où la guerre sévissait. Elle raconte son combat.

FEMME DE LUTTE.
Reconnue mondialement pour son combat pour la paix.

Le témoignage de Fatimata Touré est impressionnant. Il a été livré, peu après le Ramadan, durant la rencontre *Du souffle pour nos territoires sur quatre continents... vers l'économie humaine*, qui s'est tenue en Bretagne. À tous les participants, cette femme issue d'une famille modeste, qui a fréquenté l'Université Catholique de Louvain et dit sa reconnaissance envers son père, a prouvé qu'un développement local participatif peut même se faire en temps de guerre. Aux Européens, sa contribution a rappelé les actions menées par les femmes lors des occupations allemandes de 1914-1918 et de 1940-1945.

DANS GAO EN GUERRE

Au nord du Mali, de mars 2012 à janvier 2013, Fatimata Touré a mené la lutte contre l'occupation des groupes armés dans la région de Gao, d'où elle est originaire. Animée par l'idée qu'« *il faut toujours se dire : je peux faire quelque chose* ». Cela lui a valu d'être l'une des lauréates du prix international *Femmes de Courage* en 2014 aux États-Unis, récompense qu'elle a dédiée à toutes ses compatriotes en lutte. L'organisation non gouvernementale malienne *Groupe de recherche, d'étude, de formation Femme-Action* (GREFFA), qu'elle a fondée en 1995 pour lutter contre les violences faites aux femmes, a été la première à documenter les cas d'enlèvements, de séquestrations et de viols de femmes et de fillettes. Elle a aussi apporté une aide déterminante pour la fourniture de soins médicaux aux malades de Gao transférés à Mopti et afin que ne soient pas oubliées les violences subies par de très nombreuses victimes.

« Face aux djihadistes, société civile et jeunesse se sont renforcées. »

Fatimata Touré, qui a contribué dès 1990 au processus relatif à plusieurs accords de paix, rappelle que des rébellions ont dû être combattues dans le nord du Mali depuis l'accession de ce pays à l'indépendance en 1960. Elle explique aussi que, dans sa région, l'organisation sociale, qui est basée sur la famille chez les sédentaires et sur la tribu chez les nomades, se caractérise par une hiérarchisation à l'intérieur des ethnies. « *Héritée de l'histoire et des traditions, cette hiérarchisation répartit les individus entre les nobles, les hommes de caste et les anciens esclaves, en déterminant l'accès aux ressources et à leur gestion (terre, eau, cheptel, crédit, etc.). Cela creuse le fossé entre riches et pauvres, tout en entretenant l'existence de groupes marginalisés.* »

FRUCTUEUSES MOBILISATIONS

« *Durant dix mois, note-t-elle, l'État malien a complètement disparu au nord du pays et, avec lui, les services sociaux en matière de santé, d'éducation, d'hydraulique, d'appui à l'agriculture et à l'élevage, etc. Beaucoup d'habitants ont fui. Ceux qui sont restés ont été livrés à eux-mêmes et à la barbarie des occupants. Mais, grâce à ce qui avait été mis en place au sein de la population, les leaders communautaires et religieux, des femmes et des jeunes ont mené des actions de protestation et de résistance. À travers les médias nationaux et étrangers, on a dénoncé de graves violations des droits humains. On a aussi organisé des marches de protestation et des leaders religieux ont lancé des appels aux jeunes en proie au joug des djihadistes. Des enseignants se sont mobilisés pour l'ouverture des écoles*

et un état des lieux sur les violences sexuelles a été fait. Il faut encore signaler la mise sur pied d'un système efficace de prise en charge sanitaire de première ligne et de services de conseils aux victimes grâce à la mobilisation des agences des Nations unies. »

« *Le renforcement du système judiciaire malien, à travers la création d'un tribunal spécial, a permis de faire face à l'afflux de dossiers criminels sur la situation au nord du pays, poursuit-elle. Il a aussi favorisé l'adoption d'une loi permettant de constituer un fonds d'indemnisation des victimes des violations graves au droit international humanitaire et l'ouverture des pourparlers de l'État avec les factions rivales. Celles-ci ont abouti à l'accord préliminaire à l'élection présidentielle de 2013 et à l'accord pour la paix et la réconciliation au Mali de 2015.* »

En conclusion, Fatimata Touré insiste sur « *la présence d'une jeunesse consciente et d'une société civile très forte capables de revendiquer leurs droits* ». Sans nier les défis encore à relever. « *Après la libération des régions du nord du pays et avec la présence des forces maliennes et internationales, constate-t-elle, la région de Gao continue d'enregistrer beaucoup de violences, dont des vols, enlèvements de véhicules et braquages, viols et violences sexuelles, prostitution clandestine des mineures, pédophilie et proxénétisme.* » Et cette région a encore connu des violences peu avant et lors des récentes élections.

LOCAL ET PARTICIPATIF

La rencontre *Du souffle pour nos territoires* a encore été marquée par des apports d'autres acteurs pour le développement local participatif. Ces contributions ont notamment concerné plusieurs problématiques : l'émancipation des femmes, des paysans et des pêcheurs Dalits du Tamil Nadu en Inde, le quartier informel Villa El Salvador à Lima, au Pérou, ou le Forum mondial de l'économie sociale et solidaire (GSEF). Des acteurs de l'accueillante et dynamique commune bretonne du Mené, souvent issus des mouvements ruraux chrétiens ou de la militance laïque, sont également intervenus, témoignant de leurs expériences. Ils auront visiblement pas mal de choses à apprendre à leur jeune député, Hervé Berville, par ailleurs invité. D'origine rwandaise, il est spécialiste en études du développement, porte-parole du groupe parlementaire La République en marche à l'Assemblée nationale et administrateur de l'Agence française du développement.

Cette rencontre avait été mise sur pied par le Réseau international pour une économie humaine (RIEH), auquel ont adhéré en 2017 Entraide et Fraternité-Vivre Ensemble et le mouvement Église-Wallonie. Le RIEH s'inscrit dans le prolongement de l'œuvre du père Lebreton, qui a fondé *Économie et Humanisme* en 1942 à Lyon et a inspiré le pape Paul VI pour l'encyclique sur le Développement des peuples ou *Populorum progressio*. Parmi les monographies sur des actions locales publiées par sa revue *Développement et Civilisations*, figurent celle de Fatimata Touré, *Dans Gao occupée*. Et le RIEH a publié le livre *Chemins d'économie humaine* avec une préface de l'ancien secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, décédé en août. ■

Informations :
www.rieh.org
www.eglise-wallonie.be
www.gsef2018.org



© Médecins du Monde - Christian MOK.

RENCONTRER AUTRUI.

Le premier objectif de ce bus pas courant.

1 8h30. Bruxelles, gare du Midi. Un camping-car un peu particulier s'arrête sur le terre-plein en face de la Tour des Pensions. Une poignée de personnes l'attendent : un monsieur en veston, casquette de vieux capitaine sur la tête ; un deuxième élégant, en salopette verte élimée, mais très propre ; et un troisième sert contre lui quelques sacs en plastique. Ces habitués du Médibus viennent à un rendez-vous qui leur tient à cœur. D'autres vont rapidement les rejoindre.

C'est l'équipe des bénévoles qui, ce soir-là, va assurer la permanence. Elle est composée d'accueillants, d'infirmières et d'une éducatrice de rue portant le gilet de Médecins du Monde. Ils pénètrent les premiers dans le véhicule pour un court briefing. « *Il faudrait être attentif à Madame A qui doit venir aujourd'hui. Il y a aussi du courrier pour Saïd.* »

Suivent quelques informations afin d'organiser le travail. La porte est ouverte. Des bancs sont dépliés le long du bus. Les premiers cafés sont versés. L'homme à la casquette de capitaine est le premier servi. Il restera de faction près du bus jusqu'à la fin de la permanence. Lui, il sait ce qu'est le Médibus et ce qu'il lui doit.

CONSTRUIRE LE LIEN ET LA CONFIANCE

Des passants interrogent la gestionnaire du projet, Lindsay Hooghe, sur la présence de cet étrange mobilhome. « *L'objectif général de Médecins du Monde à Bruxelles est d'améliorer l'accès aux soins de santé des personnes exclues du système habituel. Cela touche un public très varié, dont des personnes sans abri ou en logements précaires, migrantes ou en transit, ou des gens qui ne parviennent pas à comprendre le côté administratif leur permettant d'avoir accès à un médecin et aux soins. Le but du projet Médibus*

est d'aller vers les personnes en rue, d'aller les chercher dans leur lieu de vie et de pouvoir créer un contact avec eux, construire un lien et une confiance. »

Un jeune Africain un peu timide s'approche d'Alain, accueillant du Médibus, et lui montre sa blessure à la jambe. Dans l'attente d'être examiné par une infirmière, il patiente sur le banc, une tasse de café en main. Alain se met à parler avec lui. « *Les soins infirmiers qui sont prodigués dans l'intimité du Médibus, tout comme la distribution de café favorisant la discussion, permettent d'entrer en contact avec les gens et de créer un climat de confiance. On leur donne toute une série d'informations pour les orienter vers une prise en charge personnelle de leur santé au sens le plus large* », précise encore la responsable de Médecins du Monde.

OSER FAIRE LE PAS

Un passant signale qu'il a vu un homme éroulé sur un banc. Endormi ? Alcoolisé ? Sous médicaments ? Sofia, l'éducatrice de rue, et Alain se mettent en route. Ils allaient de toute manière partir en « maraude ». « *Aller en maraude, c'est capital, car on va vraiment auprès des gens, auprès de ceux qui ne savent pas que le Médibus n'est pas loin ou qui n'osent pas faire le pas* », explique Sofia. En balbutiant, l'homme trouvé sur le banc lui demande d'allumer sa cigarette. Il fouille dans son sac à la recherche d'un briquet et le trouve. Il reçoit une bouteille d'eau. Il a l'air plus présent. La jeune femme lui parle longuement et lui promet de repasser le voir.

Un peu plus loin, les deux maraudeurs s'arrêtent près d'un homme âgé et barbu vêtu d'un maillot des Diables Rouges portant le numéro 9. Ils se parlent. De sa voix grave, ce monsieur affirme que tout va bien. Il reçoit cependant une bouteille d'eau. À ses côtés est assis un individu plus jeune

Le droit à la santé pour tous

MÉDIBUS

PREND LE TEMPS DE PRENDRE SOIN

Christian MERVILLE

L'un des objectifs de Médecins du Monde est d'améliorer l'accès pour tous aux soins de santé. C'est dans ce cadre que le Médibus va à la rencontre des sans-abri en sillonnant les rues de Bruxelles.

coiffé d'un étrange chapeau rouge et brandissant un Mickey de belle taille. Il s'approche et parle d'une blessure à la jambe. Sofia lui montre le Médibus où il pourra être soigné. Il hésite. La discussion se poursuit longuement. Soudain, il se décide. Se lève en claudiquant. Il s'accroche à Sofia. Alain s'occupe du Mickey et le trio se dirige vers le Médibus où le blessé sera pris en charge par le reste de l'équipe. Cet homme était très inquiet, car il ne savait pas comment faire pour être soigné. On le retrouvera à la fin de la permanence, souriant, un café à la main. À côté de lui, une enveloppe contenant des renseignements, et surtout une possibilité de rendez-vous avec un médecin pratiquant dans un organisme où chacun sait qu'il sera bien accueilli et suivi.

MULTIPLES RENCONTRES

L'équipe de la maraude repasse devant le monsieur toujours affalé sur son

banc. Un petit salut, une phrase échangée. « *On va repasser* », lance Alain. « *À tout à l'heure* », ajoute Sofia. Un peu plus loin, le tandem découvre un jeune couché dans un coin avec, devant lui, des sachets contenant les invendus d'une pâtisserie. Discussion à hauteur d'homme. Sur un banc, accroupi et même assis par terre s'il le faut. Sofia sort de son sac une farde qui contient des renseignements utiles. Elle lui donne une des feuilles. Il remercie. Alain montre le Médibus où il pourrait boire un café. Il refuse. La discussion se prolonge. Les deux bénévoles se relèvent. Une poignée de main.

Plus loin, un autre monsieur s'exprimant dans une langue étrangère tente d'expliquer quelque chose. Un voisin s'approche. Il dit qu'il peut traduire. Solidarité des plus démunis. Sofia lui donne une adresse où il pourra se rendre dès demain. Il y aura aussi une femme qui a reçu un coup sur le nez et qui refuse d'aller jusqu'au Mé-

dibus. Nos deux 'maraudeurs' lui donnent tous les renseignements utiles afin qu'elle puisse aller au plus vite dans un lieu pour se faire soigner. Ils découvriront encore deux hommes écroulés sous une boîte aux lettres. « *Des habitués. Ils nous connaissent. On va leur dire un petit bonjour pour garder le contact.* »

Déjà 20h45. Plus de soixante tasses de café distribuées. Le Médibus va bientôt fermer ses portes et s'en aller. Sofia et Alain repassent devant le monsieur toujours écroulé sur son banc. Il va mieux, et après encore une longue discussion, il accepte de se rendre au Médibus qu'il rejoint appuyé sur sa béquille. Il sera reçu et aiguillé vers un endroit où il pourra recevoir des soins adéquats. On croise aussi l'homme au Mickey qui a retrouvé le sourire. Et celui à casquette de capitaine qui, de la main, salue le départ du Médibus qui reviendra la semaine prochaine avec son équipe de bénévoles. ■

Informations :
www.medecinsdumonde.be

Femmes & hommes

TORRIBIO TICONA PORCO.

Natif de la ville minière de Potosi, en Bolivie, cet Indien quechua de 82 ans et évêque à la retraite figure parmi les quatorze cardinaux créés en juin par le pape François. Il a collaboré avec des Belges, été étudiant à Lumen Vitae et aumônier de la JOC.

RI DE RIDDER.

Cet ancien directeur général à l'INAMI est le nouveau président de l'ONG Médecins du Monde en Belgique. Il saura de quoi et à qui parler pour que les soins de santé soient davantage accessibles aux plus vulnérables.



JOSEPH RATZINGER.

On l'avait oublié ? Il refait parler de lui. L'ex-pape Benoît XVI vient de publier dans une revue allemande un article sur l'Église et les Juifs, signé des noms *Joseph Ratzinger-Benoît XVI*. Outre le fait qu'il s'attribue alors la fonction dont il a démissionné, l'article fait débat sur sa vision des rapports entre les Juifs et le catholicisme.

CHRISTIAN VALENDUC.

Binchois d'origine et Namurois depuis ses études universitaires, cet économiste, haut fonctionnaire et professeur d'universités, est devenu en juin le président d'Entraide et Fraternité-Vivre Ensemble, en remplacement du professeur Michel Molitor.

A portrait of Marie Céneec, a woman with short blonde hair, smiling slightly. She is wearing a grey textured sweater. The background is a stone wall with some moss. A red text box is overlaid on the bottom right of the image.

Pasteure protestante à Genève, passionnée d'écriture et de littérature, Marie Céneec encourage au dialogue entre spiritualité et culture. Elle se mobilise pour proposer une foi chrétienne ouverte aux questionnements d'aujourd'hui, réconciliant cœur et raison.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Marie CÉNEC

« LA FOI PAR LE CŒUR ET L'INTELLIGENCE »

— ***Vous êtes aujourd'hui pasteure. C'est un choix de vie qui trouve sa source dans le milieu familial ?***

— Je viens d'une famille de cinq enfants de milieu plutôt intellectuel, mais modeste. Mon père était journaliste, ma mère s'occupait du foyer. Un milieu chrétien d'origine catholique, mais mes parents s'étaient convertis à une Église du réveil, un courant du protestantisme évangélique de type pentecôtiste. À quinze ans, j'y ai été baptisée, et puis j'ai pris mes distances.

— ***Adolescente, que souhaitiez-vous faire de votre vie ?***

— J'étais déjà très intéressée par les questions spirituelles et de sens, et je pensais à l'enseignement. Après mon bac, je suis partie à Strasbourg pour étudier l'espagnol. J'y ai découvert l'aumônerie universitaire protestante et, par-là, le protestantisme historique, d'origine surtout luthérienne.

« Dieu est pour moi
une puissance de
Vie. »

J'ai ressenti alors, grâce à lui, un sentiment d'ouverture. J'avais l'impression que je pouvais enfin concilier ma foi et mon

intellect, que j'avais le droit de douter, de me poser des questions. Cela a été une vraie libération.

— ***Vous n'aviez pas connu cela dans le courant évangélique auquel vos parents avaient adhéré ?***

— Non. C'était une approche fondamentaliste de la foi. On y aimait le contact avec Dieu par effusion démonstrative de l'Esprit. Je ne me sentais pas très à l'aise avec cela. Par l'aumônerie protestante de la faculté de Strasbourg, j'ai découvert des équipes de jeunes étudiants protestants luthériens. J'ai commencé avec eux de l'animation. Ils étudiaient la Bible dans toutes ses dimensions. Je me suis rendu compte que c'est cela que je voulais faire. J'ai alors vite changé de cap dans mes études et je me suis inscrite en théologie comme matière principale.

— ***Vous aviez trouvé votre voie...***

— C'est ainsi que j'ai pu concilier la foi par le cœur et, en même temps, par l'intelligence. L'ouverture du cœur était là, présente chez moi, notamment par l'écriture, la poésie. Ce qui était important, c'était de concilier une approche exclusivement émotionnelle et sentimentale de la foi avec une approche également intellectuelle. De ne pas les opposer, mais de les réconcilier. Je pense que le plus difficile est de s'unifier sur ces deux plans, sans que l'un ou l'autre prenne le pouvoir en soi. Cela a été une jubilation de le découvrir et d'inscrire la foi chrétienne dans le temps, de voir son cheminement dans le cours de l'histoire humaine.

— ***Ce que l'on croit enfant, ensuite à vingt ans, puis plus tard, évolue souvent. C'est aussi votre cas ?***

— Oui, pour moi, la foi est un cheminement permanent. Enfant, je croyais en Dieu, une figure paternelle à qui je pouvais parler. Ma prière était un lieu de liberté où je pouvais tout exprimer sans jugement. C'était la base de ma foi, et elle est toujours là. Mais, plus tard, en étudiant, l'image d'un Dieu au-dessus de ma tête, d'un Dieu Père s'est écroulée, Dieu devenant davantage une énergie vitale, une force, une puissance de Vie. La théologie a été pour moi un travail de déconstruction de l'image de Dieu me conduisant jusqu'au doute et l'athéisme. J'ai fait ce cheminement jusqu'au bout et, parfois, je me dis que je suis une sorte de croyante athée. J'ai besoin du doute, mais je suis toujours rattrapée par la conviction de la présence de Dieu. Comment s'incarne-t-il ? C'est une autre question. Ma foi évolue, grandit, est toujours en construction, jamais sûre. Elle est plus donnée, reçue, que choisie. Définir Dieu est impossible. Il est mystère, question. La foi est une sorte d'appel, et dans cet appel, il y a un appel à la Vie. Ce Dieu nous appelle à ressusciter de nos tombeaux. Il y a une violence de cet appel à la Vie.

— ***C'est le Dieu de Jésus ?***

— Oui, pour moi, le Dieu de Jésus-Christ est le Dieu de l'appel à la Vie. Le Christ est l'homme qui nous ouvre les Écritures. J'ai beaucoup de mal avec la notion de Fils de Dieu, de Trinité. Jésus est celui qui nous révèle l'Écriture et qui nous révèle dans notre relation à l'autre. J'aime beaucoup ces récits de Jésus qui, dans la rencontre, révèle la personne, appelle à la Vie, à la guérison, à la libération. Il ne fait que cela : libérer de la maladie, des certitudes, des faux-semblants, des illusions, et finalement de la mort. Son histoire de mort et de résurrection est pour moi l'histoire de la libération de la puissance et de la peur de la mort.

— ***Jésus est divin ou a le divin en lui ?***

— J'aime parfois dire qu'il était totalement rempli du Saint-Esprit, qu'il était totalement traversé par ce Souffle.

— ***Il existe tout un vocabulaire religieux à l'ancienne qui ne parle plus beaucoup à nos contemporains...***

— Certains mots sont devenus des gros mots. En même temps, il existe des mots merveilleux comme grâce, rédemption qu'il faudrait oser retrouver. La rédemption et la grâce, on en parle maintenant dans le monde laïc. Il faudrait refaire résonner ces mots sans que cela sente la poussière et la contrainte.

— ***Vous êtes aujourd'hui pasteure à Genève.***

Comment essayez-vous de transmettre cela ?

— Il y a bien sûr les célébrations au temple, mais on peut être présent autrement. J'ai animé ainsi des sessions de méditation chrétienne. J'ai aussi participé à l'animation d'un espace à la fois culturel, musical et spirituel au cœur de la ville. On a essayé de renouveler le langage pour parler de la foi, de l'essentiel de l'expérience spirituelle, en étant dans une pensée plus libre et plus ouverte, plus évocatrice, où il s'agit plus de faire surgir en l'autre un sens, une interrogation, que de faire entrer une certitude. Cela a bien fonctionné, mais cet espace culturel est aujourd'hui en restauration.

— Aujourd'hui, quel est votre engagement principal ?

— Je suis essentiellement pasteur en paroisse, et le centre de ma fonction, c'est la prédication. Il ne s'agit pas juste de tenir un discours, mais de travailler un texte biblique en rapport avec le vécu des gens, et essayer, à partir de cette Parole, de faire accoucher un sens qui est neuf et inouï. Ce qui se passe peut être très fort, notamment lors des célébrations, mariages, baptêmes, obsèques, où les participants peuvent alors s'ouvrir à plus grand qu'eux-mêmes. Ce que l'on appelle l'évangélisation est là. C'est prêcher parfois aussi dans le désert. On lance des mots et on ne peut pas imaginer comment ils sont reçus.

— La déchristianisation dans nos sociétés occidentales est massive, spectaculaire. Dans le protestantisme historique et libéral qui est le vôtre, il y a des pasteur(e)s hommes et femmes, pas de hiérarchie aussi stricte, moins de dogmes que dans le catholicisme. Et pourtant, ce christianisme-là, proche de la mentalité moderne et laïque, est aussi en crise. Comment l'expliquez-vous ?

— Je pense que le protestantisme libéral est trop peu connu. Le courant évangélique plus communautaire et proposant des réponses toutes faites attire davantage. Une foi plus exigeante intellectuellement attire moins de monde. Le protestantisme libéral veut assumer la complexité, propose quelque chose de plus exigeant, qui prend du temps, alors que l'on est dans un monde où l'on veut des réponses rapides et simples. Peut-être aussi manquons-nous actuellement de figures marquantes, suffisamment connues, à qui l'on peut s'identifier, comme

« La vraie liberté dans la foi n'attire pas beaucoup de gens. »

l'ont été, par exemple, Théodore Monod ou Albert Schweitzer. Certains protestants publient bien des choses intéressantes, comme la revue *Évangile et Liberté*, mais c'est un petit cercle. Plus fondamentalement, je pense que la vraie liberté n'attire pas tant que cela, mais j'ai foi en ce que nous proposons. C'est pour cela que j'écris. Il faut changer l'image du religieux. Passer le seuil d'un temple ou d'une église est devenu difficile pour beaucoup de contemporains. On attend que les gens viennent chez nous au lieu d'aller vers eux. Ce mouvement-là m'intéresse. Ainsi, j'ai participé à des séances « Un auteur, un livre ». La librairie Payot nous accueille en tant qu'Église protestante ou catholique de Genève pour un cycle de lectures spirituelles. C'est exactement là que je veux être aussi. Dans la société, nous avons une parole à faire entendre, des gens à faire découvrir.

— Au plus haut niveau, des discussions accompagnées de relations cordiales ont lieu pour

favoriser l'œcuménisme, mais sans véritable rapprochement. À Genève, comment cela se passe-t-il ?

— Dans mon quartier, le temple protestant et l'église catholique sont tout proches. On se connaît et on s'entend très bien, sans se préoccuper de discussions au-dessus de nos têtes. Nous sommes différents, nous n'avons pas la même esthétique, les mêmes bâtiments, ni tout à fait les mêmes croyances. Mais nous nous retrouvons sur l'essentiel. Nous faisons de temps en temps des célébrations communes autour d'une Parole. On crée ainsi ensemble quelque chose de très beau qui est une source d'espoir. Tout en étant ancré dans nos identités, on partage des temps forts.

— Vous avez une passion pour la lecture et l'écriture.

— Les livres ont toujours été pour moi des échappatoires où ma solitude pouvait être habitée. Lire est aussi une manière de prendre le temps, de permettre une rencontre, et de nourrir cet humus intérieur, cet imaginaire. J'ai une prédilection pour des auteurs où le souffle spirituel est présent, comme Charles Juliet, Christian Bobin ou Colette Nys-Mazure qui ont une manière de dire le divin de façon poétique, évoquée et non péremptoire. On ne peut contraindre Dieu dans des mots.

— Vous aimez lire l'Ancien Testament ?

— Oui, j'aime surtout lire certains récits portés par une grande puissance narrative, comme le récit d'Abraham, la vie du prophète Élie, le jugement de Salomon, la poésie des cantiques et des psaumes. Des parties plus insupportables aujourd'hui, comme le lévitique, demandent un travail théologique. Nous, les prêtres et les pasteurs, sommes là sans doute pour aider à la compréhension de ces textes.

— Dans l'Évangile, vous êtes plus particulièrement touchée par certains textes ?

— « *Ne crains pas, crois seulement.* » Cette phrase dans l'Évangile de Marc a été une parole fondatrice pour moi quand j'étais jeune, timide, et elle a agi puisque je suis devenue pasteur et prédicatrice. Je la récite comme un mantra. J'aime beaucoup aussi le prologue de l'Évangile de Jean. Chez saint Paul, je n'aime pas certains textes, mais bien d'autres, comme lorsqu'il dit le déchirement de l'être humain : « *Je ne fais pas ce que je veux, je fais ce que je ne veux pas.* »

— Certaines figures chrétiennes vous inspirent ?

— Les pasteurs Charles Wagner, peu connu, Dietrich Bonhoeffer, tué par les nazis, Albert Schweitzer, saint François.

— Qu'est-ce qui vous donne de l'élan, de la joie de vivre ?

— Lorsque je prêche, lors de belles rencontres où passe un véritable échange, quand il se crée une dynamique de groupe dans ma paroisse et au quotidien, dans la nature, le sourire de ma fille, un beau morceau de musique, rien que des choses simples.

— Qu'est-ce qui vous navre ?

— Quand, en Église, on pourrait faire de très belles choses, mais que, pour des questions de pouvoir, d'ego, on n'y arrive pas. La crise écologique actuelle aussi me navre, avec une si petite prise de conscience de ce qui va se passer.

— À quoi tenez-vous par-dessus tout ?

— Au respect les uns des autres, et à garder la paix, l'harmonie intérieure, la joie en moi. ■

Pour protéger un archipel breton sauvage

LULU, LA « GARDIENNE » DES GLÉNAN

Textes et photos : Frédéric ANTOINE

Elle se nomme Lucienne Legoff. Mais ici, à Fouesnant et dans les ports bretons des environs, tout le monde l'appelle Lulu. Elle est connue comme le loup (de mer) blanc : depuis près de trente ans, sa tâche est de veiller, protéger et faire découvrir le petit paradis que sont les îles des Glénan, un superbe et minuscule archipel presque inhabité. Une mission que Lulu accomplit avec passion.



UNE TERRE ISOLÉE.

Situé à dix milles marins (12 km) au sud de Fouessant (Finistère), l'archipel des Glénan est composé d'un chapelet d'une dizaine d'îlots, vestiges d'une chaîne de montagnes de l'ère primaire. Une heure trente minutes de bateau est nécessaire pour les atteindre depuis le continent. La plupart des îles sont inhabitées. La plus grande, Saint-Nicolas, compte deux restaurants et quelques logements édifés avant que la loi littorale n'interdise toute nouvelle construction. Une autre île appartient à la famille du milliardaire Vincent Bolloré.



LULU À PIED D'ŒUVRE.

Lulu est une des quelques Bretonnes qui pratique encore sa langue à merveille, grâce à ce que lui a appris sa grand-mère. Engagée par la commune de Fouessant depuis 1990, elle est chargée de veiller à la protection des îles et d'y encadrer la venue des humains. Elle fêtera bientôt ses soixante ans. Guide du conservatoire du littoral, et à ce titre un peu « le gendarme » des îles, elle est aussi formatrice en éducation populaire et de la jeunesse. Dans une partie de sa mission, elle accompagne sur Saint-Nicolas des visites d'une journée. Le reste du temps, elle « veille au grain » de son petit paradis, observant et protégeant les nichées des oiseaux de mer, ou arpentant le lagon aux eaux transparentes qui borde un côté de l'île.



UNIQUES AU MONDE.

Les Glénan, balayées par les vents, se distinguent aussi par l'originalité de leur flore, et la présence d'une sorte de fleur qu'on ne trouve qu'à ce seul endroit : le Narcisse des Glénan. Il refuse de se reproduire ailleurs. Florissant au printemps, son recensement précis, pied par pied, a lieu annuellement. Lorsqu'une minuscule réserve avait été créée au centre de l'île pour le protéger, en 1974, il n'y en avait plus que 1 500.



APPRENDRE À RESPECTER.

La langue de sable d'un blanc éclatant qui s'étire jusqu'à la petite île de Bananec doit sa finesse et sa blancheur éclatante au maërl, nom breton des algues marines rouges calcaires. Lors de ses visites, Lulu ne manque jamais d'en montrer la texture. À chacun de ses passages (quasiment tous les jours, sauf l'hiver), elle rend aussi visite aux heureux voyageurs qui ont pu, pour quelques euros, trouver un lit dans le dortoir de l'unique gîte de mer de l'île. En été, il y a aussi des milliers de personnes qui accostent ici pour la journée. Elles sont le cauchemar de Lulu. Pour cette foule, six toilettes sèches viennent d'être aménagées. On n'en fera pas plus pour les touristes. Car ici, c'est la nature qui est reine.

« Pour savoir qui était le plus grand. » (Marc 9,34)

L'ENFANT

ET LA MORT

Gabriel RINGLET

Quand un président est sur la touche, il arrive que les intrigues se multiplient pour savoir qui prendra sa succession. Jésus n'y a pas échappé.



Après quelques jours de repos au pied de l'Hermon, Jésus repart avec ses disciples pour Capharnaüm. Mais il ne veut pas qu'on le sache ! L'affirmation laisse entendre qu'il a choisi d'entrer en clandestinité. Après le succès de sa prédication en Galilée, il sent bien que la tension monte, que l'étau se resserre, qu'il devient dangereux pour lui, comme pour ceux qui le suivent, de se manifester trop ouvertement. Il a vu se dresser contre lui des groupes influents et il n'a pas cessé de les bousculer, d'interroger leurs préjugés, de dénoncer leurs étroitesse. Mais, surtout, il a provoqué les prêtres en remettant en cause l'image qu'ils se faisaient de Dieu.

Du coup, les conflits se multiplient et les pièges deviennent de plus en plus fréquents. Il est temps qu'il se cache. Mais le texte de saint Marc laisse penser, et les deux interprétations ne s'excluent pas, que Jésus a besoin d'être seul avec ses disciples pour leur parler de ce terrible horizon qui le bouleverse : sa mort, qu'il pressent toute proche. Et même s'il affirme que « *trois jours après, il ressuscitera* », cette seconde annonce de la passion plombe tellement l'ambiance que les disciples « *ont peur de l'interroger* ».

DÉCALAGE HORAIRE

N'ont-ils vraiment rien compris en chemin ? On dirait que cette annonce qui les paralyse préfigure le moment de l'agonie au Jardin des Oliviers, quand les plus proches se sont endormis. Sur la route de Capharnaüm, ils ne dormaient pas. Pire : ils discutaient de la succession ! J'exagère. Mais c'était en bonne voie. Comment pouvaient-ils se disputer pour savoir qui était le premier, le plus grand, le plus important, alors que lui venait de leur parler de sa mort. Il y a

sans doute plusieurs « décalages horaires » dans l'Évangile, mais celui-ci est immense.

Entré dans la maison de Pierre, leur lieu de refuge habituel à Capharnaüm, Jésus s'assied et les appelle. Les voilà en cercle autour de lui. Il ne s'énerve pas. Il aurait pu ! Il ne leur fait pas la leçon. Ni reproches ni sermon. Car il sait bien que le groupe est brisé. Doublement. Par l'orgueil autour de la primauté, et par le découragement autour de la mort. Alors, il prend un enfant et le place au milieu d'eux. Voilà sa réponse à leurs questions de préséance.

Là où ils en sont encore à disserter de positions sociales et de hiérarchies, il lui suffit d'un mouvement des bras pour leur dire le sens de la grandeur. En quelques secondes, il pose devant eux, médusés, un geste bien plus radical qu'il n'y paraît à première vue. Dans un magnifique soulèvement de tendresse, il leur présente un enfant parchemin à travers lequel il écrit le cœur de son testament : l'avenir est aux fragiles et à ceux qui leur ressemblent.

COMME DES MOINEAUX

Les enfants, à l'époque, ils se faufilent, ils mentent, ils s'agglutinent, et, le plus souvent, on les repousse et on les chasse comme des moineaux, pour les faire s'envoler. Jésus en attrape un au vol... et l'assied sur ses genoux. Un enfant pour traverser la passion. Un enfant pour résister à la mort. Et puis, il l'embrasse. Quelle investiture ! C'est qu'en l'embrassant, il ouvre un abîme devant eux : le plus grand, c'est lui ! Le printemps, le voilà ! La résurrection, vous l'avez sous les yeux... « *Quiconque accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille.* » (Mc 9,37)

Je devine qu'après cela, Jésus le laisse aller avec une petite tape d'encouragement sur l'épaule, pendant que les disciples, encore déconcertés, le voient s'envoler dans un grand rire. ■

Lectures spirituelles



EUCCHARISTIE, MODE D'EMPLOI

Il est accrocheur, le titre de ce livret. Mais pas tout à fait en phase directe avec son contenu. Sa lecture ne donne pas vraiment la réponse. Il faut se référer au sous-titre pour être davantage dans le sujet : « *En sachant ce qu'on y fait* ». Cet opuscule est une sorte de guide, comme on en trouverait à l'entrée d'un lieu qu'il faut découvrir. Ses auteurs y expliquent les différentes parties d'une célébration eucharistique, permettant effectivement d'en comprendre le sens et la raison. Pour ceux qui les ont un peu (ou beaucoup) oublié, cela peut être utile... (F.A.)

Marie RICARD, Jean-Pierre LONGEAT, *Comment ne pas s'ennuyer à la messe*, Paris, Médiaspaul, 2018. Prix : 14,00€. Via *L'appel* : -5% = 13,30€.



EN MÉMOIRE DE JACQUES HAMEL

La biographie du père Jacques Hamel, assassiné en juillet 2016 près de Rouen, est pleine de témoignages qu'il aurait trouvés trop enjolivés. N'ayant pu devenir Père blanc pour raisons de santé, ce fils de parents de condition modeste et divorcés a accompli son ministère en se nourrissant de l'Évangile, de François d'Assise, de Vatican II et d'une spiritualité proche de celle de Charles de Foucauld. Il est resté un prêtre au service des gens et il a vu Satan en action dans ses agresseurs, d'après son dernier curé Auguste Moanda-Phuati, originaire de RDC et à présent à Boninne (Namur). (J.Bd.)

Armand ISNAR, *Père Jacques Hamel*, Paris, Artège, 2018. Prix : 15,90€. Via *L'appel* : -5% = 15,11€.



PRÊTRE ET MARIÉ ?

David Gréa est un prêtre de 49 ans qui a été très engagé dans différentes paroisses de Lyon. Avec Magalie, une protestante, il a construit peu à peu une relation affective et amoureuse. Il écrit alors au pape François pour lui confier sa difficulté à assumer le célibat que lui impose la discipline de l'Église. Le pape le reçoit une première fois et l'invite à le retrouver trois jours plus tard avec sa future compagne. Mais la bienveillance du pape ne suffit pas à le sauver, puisqu'il est aujourd'hui réduit à l'état laïc. Son argumentation montre pourtant qu'il a encore toute sa place dans l'Église. (J.Ba.)

Père David GRÉA, *Une vie nouvelle*, Paris, Les Arènes, 2018. Prix : 20,55€. Via *L'appel* : -5% = 19,53€.



CHRONIQUE D'UNE MALADIE CHRONIQUE

C'est un petit livre que l'on referme avec émotion. Celle d'avoir partagé les difficultés, les angoisses et les espoirs de l'auteur qui, dans une langue belle et fluide, évoque sa vie avec la fibromyalgie. Il s'adresse à ceux atteints d'une maladie chronique, tout en intéressant les amis, frères ou connaissances qui gravitent autour d'eux. Une lecture tonique traversée par la poésie, une poésie du quotidien, de la vie, du combat. On y trouve également un bel hommage à l'amour. Qui, s'il ne peut pas tout, est un soleil bienfaisant, même dans les nuits d'insomnie. (Th.M.)

André ELLEBOUDT, *Le rivage d'un océan sans terre*, Barry, Chloé des Lys, 2018. Prix : 19,30€. (Pas de remise)



GARDER LA JOIE

Alors que le monde est plutôt dans la morosité, la joie est au cœur du message de l'Évangile. À la suite des derniers papes, qui ont incité les catholiques à la joie, Mgr Dubost, ancien évêque d'Évry, le rappelle, et explique à ses lecteurs, à force d'exemples et de citations, les multiples raisons qui doivent pousser les chrétiens à être porteurs de joie : joie de la famille, de faire communauté, de chanter ensemble, d'évangéliser, d'être sauvé. Pour le croyant, ce livre sérieux est un rappel utile, et réconfortant. (F.A.)

Michel DUBOST, *Ne vous laissez pas voler la joie*, Paris, Médiaspaul, 2018. Prix : 18,00€. Via *L'appel* : -5% = 17,10€.



RECoudre UNE AMITIÉ

« *Qu'est-ce que l'amitié, sinon l'accueil et le don de la lumière* », écrit, dans la préface, Gilles Baudry, le moine-poète de l'abbaye de Landévennec. L'amitié dont il est question ici s'est un jour brisée sans crier gare. Et depuis, Geneviève De Simone-Cornet, journaliste à *Écho magazine* à Genève, s'interroge : les mots peuvent-ils recoudre ce qui s'est déchiré ? Mots de la prière des moines d'Orval où elle séjourne, mots d'amis poètes et écrivains, mots du quotidien ou de l'enfance. Tous ces mots revisitent la blessure, la perte et y cherchent un peu de lumière. (J.D.)

Geneviève DE SIMONE-CORNET, *Mais il y a la lumière. La grâce est de rencontrer*, Paris, Salvator, 2018. Prix : 14,50€. Via *L'appel* : -5% = 13,78€.

Réfléchir à nos rapports au temps et à l'effort

UNE ESPÉRANCE ET UN HÉRITAGE

Laurence FLACHON

Pasteur de l'Église protestante de
Bruxelles-Musée (Chapelle royale).



Dans sa lettre aux premiers chrétiens, Pierre parle de courage, de fidélité et de ténacité.

Les temps de repos sont propices à la fois à la réflexion et à l'action. Trier, ranger, voir plus clair. Se rendre compte que le rythme de nos vies ne nous laisse pas toujours la possibilité de vivre nos convictions et que nous nous laissons submerger par les soucis immédiats. Vient alors le temps de l'aspiration au changement et des résolutions.

Le fait d'être croyant.e ne nous dispense pas de ces remises en question régulières. Bien au contraire, il nous y encourage.

DANS LES DIFFICULTÉS

Dans la dernière partie du premier siècle, choisir de devenir chrétien pouvait être lourd de conséquences. La première lettre de Pierre, qui s'adresse à des chrétiens souvent malmenés socialement, en témoigne. Désignés comme des étrangers, des immigrants, leur statut est précaire. L'auteur de cette lettre veut donc les encourager à vivre leur foi dans un contexte païen indifférent ou hostile. Il ne faut pas s'effacer socialement, mais bien tenir son rôle en tant que chrétien dans la société. Le courage dont il est question n'est pas n'importe quel courage, c'est un courage d'être : un courage lié à la fidélité à ce que nous sommes, à notre vocation. Un courage lié à la vie, à la puissance de vie que Dieu nous donne.

Ce courage s'enracine dans une espérance et un héritage, deux signes de l'amour de Dieu pour nous selon l'auteur de la lettre en son premier chapitre. Notre vie est déjà éclairée, nous pouvons déjà lutter contre l'absurde et le mal parce que nous sommes

portés par une espérance : Dieu a ressuscité son fils Jésus-Christ.

Ce faisant, il nous a donné une nouvelle existence, c'est-à-dire une qualité de vie qui permet d'avoir les ressources pour lutter contre les épreuves parce qu'elle sait que tout ne se limite pas au regard humain. Et que lorsque nos yeux se ferment, ce n'est pas le vide qui nous attend mais bien un amour qui nous a déjà accompagné et porté durant cette vie terrestre. Et que nous recevrons alors pleinement en héritage.

TENIR DANS LA DURÉE

La lettre de Pierre nous invite à réfléchir à ce qui nous fait tenir dans la durée. Les notions d'espérance, d'héritage et même de « mise à l'épreuve de notre foi » questionnent notre rapport au temps et notre ténacité. Et ce n'est pas rien dans une société qui privilégie souvent le prêt à jeter, l'obsolescence programmée.

L'espérance, contrairement à l'espoir qui dépend des circonstances extérieures et compte ses chances, refuse de se laisser balloter. Elle nous invite à fixer notre regard sans dévier au-delà des circonstances présentes sur un avenir possible, positif et à construire. L'héritage, c'est ce que nous ne possédons pas encore, mais que nous acceptons de recevoir. Un saut dans l'inconnu qui nous fait vivre aujourd'hui déjà de sa promesse, mais qui évoque aussi la dé-maîtrise, le décalage. Il y a un temps à accepter, pas « tout, tout de suite ».

Enfin, cette foi « mise à l'épreuve » (1 Pierre 1, 7) met l'accent sur une dimension que notre société tend à vouloir éliminer : la souffrance. Apprendre « sans peine », recevoir une maison « clef en main ». Autant de promesses qui tentent de dissimuler l'effort, l'échec, le travail sur soi, le temps nécessaire à l'apprentissage et aux décisions difficiles.

« Une fois que vous êtes vraiment mis au défi, vous trouvez quelque chose en vous. L'être humain ne sait pas de quoi il est capable jusqu'à ce qu'on lui demande », écrivait l'ancien secrétaire général des Nations Unies, Kofi Annan récemment décédé. C'est dans l'amour infini de Dieu, sa fidélité à toute épreuve, son acceptation inconditionnelle que nous pouvons puiser la confiance malgré les difficultés, le courage de tenter les changements nécessaires et de persister dans nos résolutions. ■

Sunnites, chiites, soufis, salafistes, jihadistes...

ET SI L'ISLAM

ÉTAIT UNE ORANGE ?

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain.



Comment comprendre les différentes écoles doctrinales de l'islam ? Une métaphore y aide.

La médiatisation accrue de l'islam ces dernières années a popularisé une certaine terminologie qui rend compte des différents courants de pensée en islam. Ainsi, il est devenu fréquent d'entendre parler des « sunnites », des « chiites », des « soufis », des « salafistes », « jihadistes », etc. Mais qu'est-ce qui différencie fondamentalement ces courants qui se réclament tous de l'islam ?

De savants ouvrages remontent aux origines de chacune de ces écoles doctrinales, et les noms de leurs auteurs-chercheurs sont connus : Wilferd Madelung, Sabrina Mervin, Henry Corbin, Mohammed Arkoun, Claude Cahen... On ne saurait trop recommander leurs travaux à tous ceux qui désirent aller au bout de la question. Ceci étant, tout le monde n'a pas forcément le temps ou l'envie de s'investir dans ces ouvrages passablement techniques. J'ai alors tenté d'imaginer une métaphore qui permettra au lecteur, je l'espère, de saisir en quelques instants l'essentiel des différences entre les courants de pensée les plus connus de l'islam.

PRESSER L'ORANGE

Imaginons donc un instant que l'islam soit une orange... Un sunnite serait un musulman qui considérerait que le meilleur moyen de consommer l'orange serait de la presser pour en extraire le jus. Dans notre analogie, chacune des écoles du sunnisme (il y en a quatre) correspondrait à une méthodologie spécifique pour arriver au résultat désiré.

Un chiite serait un musulman qui jugerait que l'orange contient des secrets que seuls les descendants de

l'homme qui a planté l'oranger connaissent, et qu'il faut donc reconnaître ces descendants et les suivre. Dans notre analogie, l'homme qui a planté l'oranger correspondrait au prophète Muhammad.

EXPÉRIENCE MYSTIQUE

Un soufi serait un musulman qui estimerait que l'orange a une dimension extérieure (exotérique) et une dimension intérieure (ésotérique). Il observerait ainsi que le jus de l'orange, sa dimension extérieure, n'est qu'un moyen d'expérimenter son goût, et que c'est la méditation sur ce goût qui constitue sa dimension intérieure. Dans notre analogie, le goût de l'orange correspondrait à l'expérience mystique.

Un salafiste serait un musulman qui penserait qu'éplucher, presser ou modifier l'orange d'une quelconque manière reviendrait à la dénaturer et que l'orange doit donc être avalée entière. Il considérerait de même que croire que l'orange a des secrets ou que seul son goût importe est une hérésie. Le jihadiste partagerait avec le salafiste sa vision de l'orange, sauf qu'en plus, il chasserait et tuerait potentiellement tous ceux qui ne mangent pas d'orange ou qui ne la mangent pas comme lui.

Comparaison n'est pas raison, et cette analogie est évidemment une réduction intentionnelle des écarts entre ces courants de pensée (d'autant plus qu'il y a convergence entre certains : on peut être sunnite et soufi, c'est même souvent le cas). Elle résume cependant bien l'essentiel : l'islam est un produit de l'expérience humaine, c'est ce que l'on fait de cette expérience qui détermine le musulman que l'on est : l'analyser soigneusement pour en tirer ce qui nous est utile, comme un sunnite ; le voir comme un secret initiatique, à l'instar des soufis et des chiites ; ou le considérer tel qu'un bloc à avaler sans réfléchir, comme un salafiste. ■

Oser affronter le réel par l'action

« LA CONFIANCE EN SOI EST UNE CONQUÊTE »

Propos recueillis par Michel PAQUOT

Acquise et non innée, la confiance en soi est une philosophie de vie. C'est la conviction de Charles Pépin qui, après avoir défendu les « vertus de l'échec », lui consacre un essai ancré dans le quotidien.

« **O**n ne naît pas confiant, on le devient », affirme Charles Pépin. Ce constat n'est pas un simple clin d'œil à la célèbre phrase de Simone de Beauvoir (« On ne naît pas femme, on le devient »), mais repose sur une vérité : la confiance en soi est toujours une conquête. « C'est la capacité à passer à l'acte dans un monde incertain, explique le philosophe. À s'aventurer dans le réel malgré le doute, malgré la complexité du monde. Plus on a confiance en soi, plus on va faire de choses, s'aventurer dans l'existence, être créatif, rencontrer les gens, et plus on va prendre confiance en soi. C'est un cercle vertueux. »

Elle s'acquiert par la qualité des liens affectifs et relationnels, grâce à un environnement sécurisé, à des rencontres, mais aussi à un savoir-faire, une compétence, et même à une confiance dans la vie. « Il n'y a pas de gêne de la confiance en soi, il n'existe pas de nature plus ou moins confiante. C'est bien de l'acquis. Et c'est une conquête jamais terminée. Ce sont des liens à tisser sans cesse. Les épreuves de la vie peuvent entamer cette confiance et, après, on peut la retisser, que ce soit dans la compétence, dans la relation ou dans le rapport à ce qui est plus grand que soi, qui peut s'appeler Dieu, la nature, la beauté du monde, la vie. »

OSER Y ALLER

Il ne faut pourtant pas confondre confiance et sûreté en soi. « Si on pense qu'avoir confiance en soi, c'est être sûr de soi, on s'expose, d'une part, à un risque d'arrogance et de suffisance et, d'autre part, à une crise de confiance et à de l'anxiété. Parce que le monde sait très bien nous surprendre, la vie nous prendre au dépourvu. Quand le réel résiste, quand ça ne se passe pas comme je le voudrais, ou moins vite, où quand le regard des autres me blesse, je dois néanmoins continuer à avoir confiance. Même si le doute m'assaille, il me faut garder confiance. C'est en ce sens qu'il s'agit d'une valeur philosophique qui s'accommode très bien de l'apologie du doute et du sens critique. De nombreux philosophes parlent de confiance en soi sans la nommer, tels Sartre, Socrate ou ceux des Lumières. »

Charles Pépin est convaincu que c'est par le passage à l'acte que l'on peut acquérir de la confiance en soi. « Faire

quelque chose de concret met en confiance. Agir permet de rencontrer les autres, de prendre la mesure de ses facultés. Ce serait une illusion de penser que l'on va prendre confiance en soi avant d'agir, une fois libéré de son anxiété. C'est au contraire l'action qui libère. Nous sommes anxieux parce que lucides sur les conséquences de nos actions, contrairement à l'enfant qui n'en mesure pas les conséquences. Toute la question est de ne pas être paralysé par cette anxiété, d'en faire un moteur et non un frein. Une philosophie de la confiance en soi est nécessaire. Si être confiant, c'est être à ce point prêt que tout risque d'imprévu a disparu, on ne comprend pas son anxiété. Mais si c'est réussir à y aller alors qu'il reste de l'incertitude, l'anxiété paraît normale. »

MADONNA ET ETTY HILLESUM

Charles Pépin aime citer Madonna, fillette timide meurtrie par la mort de sa mère lorsqu'elle avait cinq ans. Adolescente, grâce à son professeur de danse qui lui reconnaît du talent, elle se met à croire en elle et devient une star planétaire. Ou Yannick Noah à qui, enfant, le champion de tennis Arthur Ashe donne rendez-vous « à Wimbledon », l'autorisant ainsi à croire en son étoile. Ou encore, dans un tout autre domaine, Etty Hillesum. Dans son journal, cette jeune juive hollandaise morte à Auschwitz raconte comment le psychologue Julius Spier, en l'initiant à la lecture des Évangiles et de saint Augustin, l'amène à Dieu. Sa foi nouvelle débouche sur un rayonnement qui impressionne les déportées dont elle tente d'apaiser les souffrances. « J'ai en moi une immense confiance, écrit-elle. Non pas la certitude de voir la vie extérieure tourner bien pour moi, mais celle de continuer à accepter la vie et à la trouver bonne, même dans les pires moments. »

Le lien entre foi et confiance en soi est évident, pour Charles Pépin, qui rappelle que les deux mots possèdent la même racine latine, *fides*. « Pour autant que l'on croie vraiment, nuance-t-il. Beaucoup de croyants le sont en effet par culture, par tradition, sans se poser vraiment de questions. Mais ceux qui croient en Dieu, en une force supérieure, sont vraiment bien partis dans l'aventure de la confiance en soi. Car il s'agit d'une confiance en ce qui est plus grand qu'eux et qui les traverse. »

**CROIRE.**

Le lien entre foi et confiance en soi est évident.

CHOISIR OU DÉCIDER ?

La confiance en soi peut se nicher dans des moments du quotidien, sans que l'on n'y prenne garde. Par exemple, dans la différence entre décider et choisir. « *Quand on choisit – entre deux métiers, par exemple –, on a analysé la situation et l'une des deux options se dégage*, explique Charles Pépin. *C'est un choix rationnel. On n'est pas libre puisque c'est la rationalité qui produit A ou B. Un robot ou un logiciel aurait pu le faire pour nous. Mais quand on n'en sait pas assez pour pouvoir trancher assurément, quand on hésite, qu'il y a de l'incertitude, la décision que l'on prend relève de notre liberté. On s'écoute et on se fait confiance. La confiance en soi, c'est apprendre à user de sa liberté, à ne pas en avoir peur, à l'apprivoiser. Ce sont deux rapports au monde différents.* » Le philosophe Kierkegaard utilise cette distinction pour définir sa propre foi : pour lui, il n'y a aucune « raison » de croire en Dieu, cela ne relève pas d'un choix, ni d'arguments rationnels, mais de sa propre liberté.

LES VERTUS DE L'ÉCHEC

La confiance en soi peut également s'acquérir en ratant. Dans *Les vertus de l'échec*, son ouvrage précédent, Charles Pépin cite plusieurs exemples. Thomas Edison a échoué plusieurs fois avant d'inventer l'ampoule électrique. C'est suite aux échecs dans ses études que Charles Darwin a effectué le voyage qui décidera de sa vocation. Jeune, Rafael

Nadal a perdu beaucoup de matchs et avait des problèmes avec son coup droit. « *La vraie confiance en soi, c'est sa capacité à s'aventurer dans le réel malgré sa complexité et sa résistance. Elle n'existe pas sans une connaissance de ce réel, qui nous est enseignée par l'échec, davantage que par le succès. La répétition des échecs n'est pas un problème s'il existe une marge de progression. Il faut rater de mieux en mieux. Jusqu'au jour où on réussit.* »

Mais l'époque actuelle, marquée par « *le poison de la comparaison* » sur les réseaux sociaux ou avec la télé-réalité, rend encore plus difficile l'acquisition de la confiance en soi. « *Elle en sape les fondements, tout en demandant d'avoir plus que jamais confiance en soi*, déplore le philosophe. *Une solution est d'apprendre à se connaître. Si je sais à quoi j'aspire, je ne vais pas me comparer à tout le monde. Mais si je ne me connais pas, si je ne sais pas qui je suis, tout va m'agresser, je vais être jaloux de tous. C'est ce que j'appelle la sagesse d'Ulysse qui met dix ans à revenir de Troie. Alors qu'il parcourt un chemin peuplé d'embûches et de tentations, il ne succombe pas, car il sait qui il est et quel est son désir : rentrer chez lui.* » ■



Charles PÉPIN, *La confiance en soi*, Paris, Allary Éditions, 2018. Prix : 21,40€. Via *L'appel* :- 5% = 20,33€.

*Au-delà
du corps*

**GUÉRISON SPIRITUELLE**

Que faire quand guérir est impossible ? Envisager la guérison spirituelle, recommande Antoine Sénanque, nom de plume sous lequel se cache un neurologue français, chef de service en hôpital. Allant « *du placebo au miracle* », ces guérisons comprennent toutes ces situations où le corps réagit

sous l'effet de l'esprit. L'auteur passe ici en revue toutes ces guérisons improbables pour un esprit rationaliste, concluant en disant qu'« *il n'y a pas de mode d'emploi pour les guérisons impossibles, mais simplement un terrain à offrir pour faciliter leur venue* ». (F.A.)

Antoine SÉNANQUE, *Guérir quand c'est impossible*, Paris, Marabout, 2018. Prix : 22,35€. Via *L'appel* :- 5% = 21,23€.

Amélie Nothomb

« JE ME SUIS BRICOLÉ UNE MYSTIQUE PERSONNELLE »

Propos recueillis par Michel PAQUOT

Personnalité insolite, l'écrivaine belge entretient des rapports singuliers avec ses lectrices et lecteurs. À travers ses livres, qu'elle publie à chaque fin d'été depuis vingt-six ans, mais aussi en répondant personnellement à leurs lettres et en les rencontrant en librairie. Dans son nouveau roman très abouti, *Les prénoms épicènes*, il est question de vengeance.



Amélie NOTHOMB, *Les prénoms épicènes*, Paris, Albin Michel, 2018. Prix : 20,00€. Via *L'appel* : - 5% = 19,00€.

L'enfance d'Amélie Nothomb a été particulièrement cosmopolite. Née le 13 août 1967 au Japon, à Kobe où son père est consul, alors que Wikipedia lui fait voir le jour à Etterbeek un an plus tôt (« Une légende urbaine qui ne me concerne pas, ce n'est pas grave », commente-t-elle), elle se croit japonaise. À cinq ans, elle vit son « arrachement » à ce pays comme un « traumatisme ». Suivent la Chine, les États-Unis, et différents pays asiatiques, le Bangladesh, le Laos et la Birmanie. Ces séjours successifs lui permettent de s'ouvrir à différentes cultures et religions.

« Venant d'une famille très catholique, même si mes parents ne l'étaient pas tellement, je connais très bien cette religion, explique-t-elle. J'ai par exemple la plus grande estime pour Jésus. De là à dire que je suis catholique, cela me semble réducteur. Durant ma jeunesse, j'ai eu affaire à beaucoup d'autres religions pratiquées par des gens que je côtoyais au quotidien. J'ai donc eu l'occasion de m'y intéresser, ce qui a constitué une très grande richesse. Je me suis bricolé une mystique personnelle qui les englobe un peu toutes. »

GROSSESSES ANNUELLES

Depuis 1992 et la parution de son premier roman, *Hygiène de l'assassin*, Amélie Nothomb publie un nouveau livre à chaque rentrée littéraire. Tout en « tombant enceinte » durant l'année de trois autres livres qu'elle ne publie pas et que, par décision testamentaire, elle refuse qu'ils le soient après sa mort. Au printemps, elle choisit parmi ces « grossesses non préméditées » celle qu'elle mènera jusque dans les librairies. Sa vingt-septième, intitulée *Les prénoms épi-cènes*, a une bonne bouille. S'il y est question de la vengeance murie pendant des années par un homme contre la femme qu'il a jadis aimée, on constate que, finalement, cela ne lui réussira pas. Ce sont, au contraire, la bonté, la gentillesse et le pardon qui sont les garants d'une vie heureuse. Comme c'est toujours le cas chez la romancière belge qui, néanmoins, trouverait « très prétentieux » de parler de message ou de « leçon de morale ». Elle entend plutôt « partager un questionnement ».

« Il ne faut pas mentir au lecteur : la vie est tragique, reconnaît-elle. Mais, en même temps, ce n'est pas désespéré. C'est aussi pour cette raison que j'ai réécrit pas mal de contes de Perrault. J'aime beaucoup sa façon de montrer une réalité tragique dont on peut quand même toujours se sortir en recourant à un petit peu d'habileté, d'humour, d'esprit. C'est profondément ce que je crois. Mon écriture témoigne d'une foi inébranlable en la personne humaine. Je trouve l'être humain passionnant, on n'a jamais fini de l'explorer. Aussi longtemps que je vivrai, j'aurais envie d'écrire sur lui, inlassablement. »

« ANALPHABÈTE TECHNOLOGIQUE »

Son travail de rédaction s'inscrit dans un rituel extrêmement rigoureux. Elle se lève chaque jour à quatre heures du matin, boit un demi-litre de thé beaucoup trop amer et « franchement dégueulasse » qui lui donne envie de vomir, avant de se mettre à écrire dans un état second. Au Bic, sur des cahiers d'écolier et sans ratures. L'ordinateur ne fait pas partie de sa vie, elle se considère comme une « analphabète technologique ». Le seul jour, depuis 1989, où elle a dérogé à cette règle, optant un dimanche matin pour des croissants, cela a été « l'enfer ».

« Auparavant, j'avais tout essayé, se souvient-elle. Je voulais écrire, j'en ressentais le besoin, mais je sentais que c'était trop difficile pour moi. J'ai donc testé tous les trucs, horaires, substances, le chocolat, le café. Et finalement, à force de tâtonnements, j'ai trouvé cet horaire et le thé trop fort. C'est le bon fonctionnement pour la machine que je suis. Et dans vingt ans, si vous vous intéressez encore à moi, je vous fournirai la même réponse. »

« Quand on écrit tous les jours entre quatre et huit heures du matin, on se sent ensuite tari pour cette écriture-là, poursuit-elle. Par contre, en journée, j'écris dans ma tête. Sans jamais prendre de notes. C'est dans les transports en commun, au cours de ces moments vides où soi-disant il ne se passe rien, que les gens se révèlent le plus. Les Cati-linaires, par exemple, est né d'une conversation entendue dans le bus entre deux inconnus. »

LETRES MANUSCRITES

Mais si, en journée, celle qui a conjointement appris à lire à trois ans grâce à *Tintin en Amérique* et à la Bible (dévorée en cachette) ne travaille pas à ses romans, ce n'est pas pour autant qu'elle n'écrit pas. Au contraire, dans le petit bureau qui lui a été alloué chez Albin Michel, son éditeur depuis le début, elle répond à son abondant courrier. « J'en reçois de plus en plus, s'étonne-t-elle, émue d'entretenir environ deux mille correspondances. Que des lettres, je refuse les mails envoyés à mon éditeur, je ne les lis pas. Si l'on veut s'adresser à moi, il faut prendre une feuille de papier. Cela prouve que les gens peuvent encore écrire, y compris à quinze ans. Ils ne sont jamais autant eux-mêmes que lorsqu'ils écrivent une vraie lettre manuscrite. Je pense, pour le très peu que j'ai pu en voir, que les mails uniformisent beaucoup. Dans les lettres, grâce à l'enveloppe qui protège le papier, on se révèle. »

« Elles ne se ressemblent pas du tout, elles vont dans toutes les directions. Le plus souvent, c'est très gentil, les lecteurs me remercient. Mais parfois, cela va plus loin. À travers certaines choses qu'ils trouvent dans mes livres, ils entrent dans des confidences qui peuvent être très intimes. C'est une grande émotion pour moi de partager avec eux, et sans doute s'en rendent-ils compte. Je suis comme cela, ce n'est pas fait exprès, je ne fais pas semblant. »

Ce « besoin de l'autre » n'est en aucun cas une posture. Pour s'en assurer, il faut se promener dans les librairies ou les salons du livre où l'auteur de *Stupeur et tremblements* ou de *Biographie de la faim* dédicace ses ouvrages. À chaque admirateur, plutôt admiratrice, et souvent jeune car elle touche aujourd'hui les enfants de ses premiers lecteurs, elle prend le temps de parler, d'échanger. « Je ne suis pas du tout lassée, j'éprouve de plus en plus de plaisir lors de ces rencontres, se réjouit-elle. Je suis dans la situation d'une personne qui vit une très belle histoire d'amour depuis vingt-six ans, et je suis encore plus heureuse et bouleversée maintenant qu'au début. J'ai toujours le même enthousiasme, doublé d'une angoisse encore plus grande. Je ne pense jamais avoir un public acquis, tout au contraire, je me dis que c'est un tel miracle d'avoir été suivie jusqu'ici. Il me faut vraiment être à la hauteur. »

« Écrire est de plus en plus difficile, mais ça me plaît de plus en plus. Pus on écrit, plus on essaie d'attraper quelque chose dans le territoire de l'indicible. Mais, plus on a conquis d'indicible, plus il devient difficile d'en conquérir. Et en même temps, c'est de plus en plus fascinant. » ■

C'est lui qui le dit

BENJAMIN MARÉCHAL, AU-DELA DES DIATRIBES

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

« **A**ujourd'hui, je suis en accord avec moi-même. Le 15 janvier dernier, quand j'ai annoncé que j'arrêtais l'émission *C'est vous qui le dites*, j'ai été fier de moi pour la première fois depuis trois ans. Un poids s'était envolé. Cela faisait des années que je disais que l'antenne n'était pas tout, et que je ne voulais pas être ce mec qui s'y accrochait à tout prix. Ce jour-là, je suis passé de la parole aux actes. » À quelques jours du retour de *On n'est pas des pigeons*, Benjamin Maréchal paraît serein et souriant. Il assure qu'arrêter son talk-show radiophonique était le meilleur choix professionnel qu'il pouvait faire. Pour lui-même, et pour l'image qu'il se fait de son métier.

INFORMER ET DIVERTIR

Car ce géant au visage un peu poupon, père d'un petit garçon de deux ans, affirme en effet haut et fort son identité de journaliste, métier auquel il a été formé à l'UCL et qu'il a d'abord exercé à RTL. « Présenter le journal était

un peu juste pour ce que j'avais envie de faire. J'ai donc passé un casting d'animateurs à Fréquence Wallonie... et ça a été le début de mes ennuis. » Benjamin Maréchal revendique en effet avoir toujours présenté ses émissions « de divertissement » en utilisant les codes et la pratique du journalisme. Cela a bâti son parcours, son personnage, son originalité, et causé pas mal de problèmes. « À la RTBF, il y a deux mondes : les journalistes qui ont réussi l'examen interne à l'institution, et le reste du personnel. Ma vie professionnelle a été jalonnée d'ennuis parce que j'étais à cheval sur deux exercices alors que le système RTBF n'est pas fait pour cela. »

Au fil du temps, il a bifurqué vers le genre « infotainment ». Même si certains le jugent contre nature, il estime que ce mix d'informations et de divertissement constitue un bon mélange. « L'infotainment recourt à des codes qui permettent à pas mal de gens d'entrer dans l'univers de l'information, souvent complexe et un peu décourageant. Ce genre tient compte

Depuis la rentrée, il présente *On n'est pas des pigeons*. Une occasion de se refaire une virginité après les polémiques de son émission *C'est vous qui le dites* ? Ou la possibilité de revenir à une vie « normale » après des mois de tourments ?

d'une 'démarche clientèle' : penser à son public, se demander à qui on parle, et aller chercher son audience. Alors que le journalisme pur et dur ne va pas vers son public. Il lui demande de s'adapter. En oubliant que le journalisme est un métier de service... »

FAIRE RACONTER LES GENS

Il y a dix ans, le journaliste-animateur arrive à *C'est vous qui le dites*, le premier 'talk' (discussions par téléphone) de la journée sur la radio belge. « Spontanément, je ne suis allé que sur des thèmes d'actu, et là, la libre antenne a vraiment décollé. Pour moi, cette période se divise en trois tiers. Les premières années, avec trente à quarante mille appels par jour et le standard qui saute, sont celles de l'adrénaline : on est en direct, sans filet. Le deuxième tiers est celui que je préfère. J'ai eu beaucoup de plaisir à faire l'édition de l'émission : trouver chaque jour des thèmes forts pour le débat. Le dernier tiers, les gens avaient compris qu'il ne fallait pas

Médias
&
Immédi@ts

TOURISME RELIGIEUX

Ils sont un « sacré business », les trois cents millions de pèlerins annuels de toutes les confessions. Le magazine éco de France 3 s'y intéresse, de La Mecque à Lourdes, des comédies musicales pour pèlerins, comme Bernadette Soubirous, au tourisme kasher sur la côte d'Azur, en passant par les pèlerinages au Mont St-Michel ou la nouvelle tendance : les retraites silencieuses.

In Situ, présenté par Marie-Sophie Lacarrau, France 3, 04/09/2018.

CAROLINE ET OLIVIER

Changements depuis la rentrée sur les radios périphériques françaises RTL Paris et Europe 1. La psychologue Caroline Dublanche, qui écoutait les auditeurs d'Europe après 22h, occupe désormais ce même créneau propice aux confidences sur RTL Paris. Par ailleurs, parmi les nombreuses nouveautés de Europe 1, la station accueille tous les jours de 15 à 16h le documentariste de tv Olivier Delacroix, qui parlera de souffrances avec les auditeurs.



MARQUE DE FABRIQUE.

Présenter des émissions « de divertissement » avec les codes et la pratique du journalisme.

appeler à tout prix pour donner son avis, il y a eu les attentats, l'actualité s'est mise à tourner en rond... Il fallait trouver des sujets de société à raconter, et leur donner une telle force que les gens appellent... »

Au cours de cette dernière période surviennent plusieurs problèmes. « On m'a prêté beaucoup de mots qui ont été entendus. L'émission a été jugée et des plaintes ont été déposées sur des perceptions. À ce jour, je n'ai jamais été condamné sur des faits ou des dires. Mais les perceptions sont tellement irrationnelles qu'on ne peut plus arrêter les gens. Ils sont 'persuadés que' ».

DIRE STOP

Pour lui, ce n'est pas le public qui en a voulu à son émission. Mais « un mélange de journalistes, de politiques, de commentateurs presse, des gens de la concurrence qui ne voulait plus ni de l'émission ni de moi, et pour qui tous les moyens étaient bons. Cela a coïncidé avec la période où la RTBF

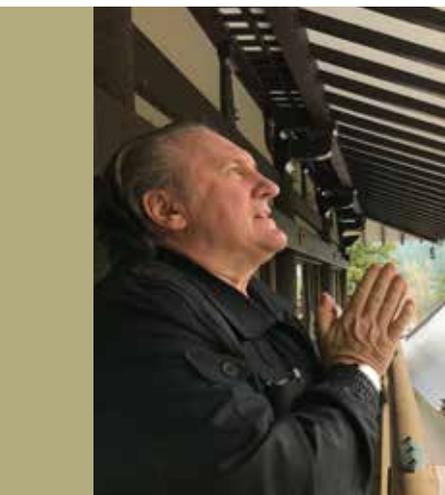
négoçait son contrat de gestion. Et, à chaque fois, s'affrontent deux visions du service public : celle d'un média pour grand public, ou plutôt élitiste. Après une dernière polémique, je me dis que ces gens et le public n'en valaient plus la peine. J'ai annoncé que, le lundi, je ne viendrai pas. Cela faisait deux ans que je voulais arrêter. Aucun travail, aucun salaire, ne justifiait tout ça. Jusque là, j'avais tenu pour la "clientèle", par service au public. Des gens étaient demandeurs, il n'y avait pas de raison de ne plus leur proposer l'émission au nom des revendications d'un petit milieu. J'ai aussi tenu par honnêteté intellectuelle : je ne voulais pas faire de compromis avec moi-même, et venir au travail en sachant qu'il y avait des pages du journal que je ne devais plus lire. J'ai tenu aussi parce que j'étais toujours resté loin de ce milieu, et que mon univers privé n'était pas ce-lui-là ».

L'AUTRE BENJAMIN

Benjamin Maréchal est identifié à

C'est vous qui le dites. On sait moins qu'il a donné son temps pour Viva for Life, où il s'est notamment transformé en homme à tout faire pour rendre service à des familles. Seuls ses auditeurs savent que, l'été, il prend chaque jour l'apéro pendant une heure avec un invité avec qui il dialogue en profondeur, sur son terrain, en direct. Une manifestation de son goût pour (faire) raconter des histoires qu'il avait aussi testé dans l'émission tv Ah c'est vous, où il rencontrait des inconnus sortis de l'actualité.

À propos de son prochain challenge, participer à la modernisation de *On n'est pas des pigeons* en lui redonnant son mordant « consommation », il insiste sur le fait qu'il en assure uniquement la présentation. L'émission repose en effet sur une équipe soudée, habituée depuis des années à travailler ensemble. « C'est sur les éditeurs et l'équipe que repose la pression. Moi, je suis une speakerine 2.0. Je veux surtout retrouver du plaisir à faire mon métier. Car, ces derniers mois, il s'en est fortement allé. » ■



LE JAPON DEPARDIEU

Du 1^{er} au 7 septembre, Arte se met à l'heure nipponne. La programmation est éclectique et occupe quasiment toute la grille. Elle propose des films classiques (*Yakuza*, *Les sept samouraïs*), des concerts (Seiji Ozawa), de nombreux documentaires permettant de découvrir ce pays autrement (notamment, l'histoire du

premier Samouraï au Vatican). Ainsi que le feuilleton où Depardieu, amoureux du Japon, mène de manière personnelle le spectateur à la découverte des coutumes, des traditions et de la gastronomie du pays du soleil levant.

Gérard de par le monde - Japon, du Lu 3 au Ve 7 à 17h35 : Fukui - Les maîtres des forêts. Kyoto - L'empreinte du temps. Tokyo - La force de la démesure. Okayama - L'atelier du Japon. Hiroshima - La cité de la paix.

MUSIQUE BASIQUE

France 2 supprime sa petite capsule musicale d'après JT de 20h, *Alcaline*, jugée trop intello, spécialisée et branchée. Elle est remplacée par *Basique*, l'essentiel de la musique, un programme d'actualité musicale « feel-good, dynamique et accessible », s'adressant tant aux amateurs qu'aux néophytes.

Une troupe de théâtre pas comme les autres

LA SAGESSE DE VIVRE EN FOL

Christian MERVILLE

Un chapiteau dressé sur la place communale. Des lampions multicolores illuminant le soir qui tombe. Des roulottes blotties en cercle les unes contre les autres. Des notes de guitare, genre manouche, comme un appel à la fête. Un portique coloré et décoré d'un Don Quichotte plus vrai que nature accueille le spectateur. Des affiches ont été placardées un peu partout pour inviter la population. Ce soir, le théâtre s'est installé au cœur du village. La Vivre en Fol Compagnie présente son nouveau spectacle, *Quatre guitares pour Zorro*.

DU THÉÂTRE POUR TOUS

Juste avant les trois coups, sur les marches d'une roulotte, rencontre avec cette troupe qui pourrait ressembler à un groupe de copains s'amusant à faire du théâtre. Ce qui n'empêche pas ses membres d'être des comédiens aguerris, tous issus du conservatoire, avec à leur actif déjà de nombreux spectacles. Manon Romain prend la parole : « Depuis que je suis toute petite, mes parents m'ont emmenée voir des spectacles, surtout ceux des Ba-

ladins du Miroir. Et, depuis toujours, j'ai voulu faire du théâtre. J'ai suivi les cours du conservatoire pour me former, tout en sachant que je jouerai sous chapiteau. C'est d'ailleurs aux cours que j'ai rencontré Barnabé, qui écrivait déjà des chansons. Il y a cinq ans, on a monté à deux un spectacle de rues pour Avignon. Il nous fallait un nom et on a décidé que ce serait *La Vivre en Fol Compagnie*. »

C'est aussi au conservatoire que le duo constate qu'un de leurs compagnons de classe ressemble au Grand Méchant Loup. Ils laissent aller leur imagination et montent leur premier spectacle autour du conte des trois petits cochons qu'ils revisitent malicieusement, avec beaucoup de fantaisie et d'originalité. « De là est né l'esprit de troupe, puisque ce spectacle, on l'a créé et joué sous chapiteau dans la Drôme puis à Avignon », se souvient la comédienne.

DU PETIT POUCKET A SCARAMOUCHE

D'autres créations pour jeune public vont voir le jour, autour des contes *Hansel et Gretel* et *Le Petit Poucet*. Avec, à chaque fois, un petit détour

par le festival d'Avignon suivi de nombreuses représentations en Belgique et en France. Puis vient *Rodomontades*, un spectacle écrit en hommage à des héros de romans, comme *Don Quichotte*, *Le Capitaine Fracasse*, *Scaramouche* et tant d'autres héros populaires. Une pièce de théâtre d'actions, composée en alexandrins et ponctuée d'épiques combats de cape et d'épée, davantage destinée aux adultes tout en étant enfants admis. Une manière aussi de dire le monde tel que le rêvent ces comédiens engagés, qui veulent faire réfléchir en amusant.

« Comme dans les spectacles qu'on joue pour les enfants, on essaie de tirer une morale, insiste Manon Romain. Non pas dans le sens étriqué du terme, mais plutôt comme une manière de faire découvrir notre façon de voir le monde, avec cette volonté de pouvoir la vivre tous ensemble. D'ailleurs, tout notre travail, le chapiteau, les roulottes et le fait d'aller vers les gens, là où ils vivent, c'est notre manière de démontrer cette utopie ancrée en nous. Tout ce qu'on réalise, on ne pourrait pas le faire tout seul. Du coup, les pièces que nous jouons sur scène nous parlent aussi très fort.

Toiles
&
Planches

CHEZ LES FEMMES

Fatima tient un hammam d'Alger où des femmes se réunissent à l'abri du regard accusateur des hommes. Surgit une jeune fille en pleurs, car elle est enceinte et son frère se dit déshonoré. Fatima décide de la cacher dans ce lieu. D'autres femmes viendront les rejoindre. De ce qui était à l'origine pièce de théâtre, la comédienne franco-algérienne Rayhana fait ici une œuvre cinématographique de revendication féministe touchante et courageuse.

À mon âge je me cache encore pour fumer, en salles le 19/09.

FEMME JUSQU'AU BOUT

Fabrice Murgia crée un opéra pop autour de Sylvia Plath, une poétesse américaine des années 50-60. Cette féministe engagée écrit un premier roman où elle met en scène sa dépression et sa tentative de suicide. Son désir de concilier son rôle d'épouse, de mère parfaite et d'écrivaine la mènera au bout de ses forces. La musique d'An Pierlé accompagne cette création vraiment originale aux frontières de l'opéra, du théâtre et du cinéma.

Sylvia, du 25/9 au 12/10 au Théâtre National, Bd É. Jacquain 111-115, 1000 Bruxelles ☎02.203.53.03
www.theatrenational.be



CHAPITEAU DE RÊVES.

« Une manière de faire découvrir notre façon de voir le monde, avec cette volonté de pouvoir la vivre tous ensemble. »

La Vivre en Fol Compagnie. Cinq ans à peine, mais déjà de nombreux spectacles à son actif, dont *Quatre guitares pour Zorro* récemment créé et joué un peu partout en Wallonie.

On pense ainsi qu'elles peuvent parler à tout le monde aussi. » Grâce à cette force tranquille qui habite Vivre en Fol, tout ce qu'entreprend la troupe arrive très naturellement. Cela se ressent dans chacune de ses créations rendues particulièrement fortes et crédibles.

SOUS UN CHAPITEAU DE RÊVES

Suite à l'indisponibilité d'une salle du côté d'Avignon, la Vivre en Fol Compagnie choisit de franchir un pas important. Avec l'aide financière d'amis et une levée de fonds par crowdfunding, elle décide d'acquérir un chapiteau. Tout s'enchaîne alors : l'achat d'un camion, des roulottes, d'un gradin, d'un plancher de scène... Ce qui fait le charme du spectacle forain si cher à Manon Romain devient alors réalité. « *Et en plus, mon rêve est devenu le rêve de toute la troupe !* » Une troupe où chacun fait tout et où tout le monde fait le travail de chacun. Chacun joue d'un instrument, chante, joue la comédie, se bat à l'épée... L'esprit du théâtre que tous veulent promouvoir. « *C'est l'énergie de groupe qui nous tient.* » Une énergie qui fait leur charme et leur force.

« *En plus, poursuit la jeune femme, grâce à ce chapiteau, on peut aller partout et apporter, librement, le théâtre là où les gens vivent. Ils sont si accueillants et tellement réceptifs ! Ils osent parfois plus venir ici que dans un théâtre en briques. En fait, ils viennent chez nous et nous, on est aussi chez eux !* »

QUE LE SPECTACLE COMMENCE !

Le voilà, le public qui arrive. C'est l'heure du rendez-vous. Le spectacle va bientôt commencer. Sous le chapiteau, des familles, des voisins qui se saluent entre eux s'installent sur le gradin, comme en pays de connaissance. Tous se sentent chez eux. Roulements de tambour ! Le spectacle commence. Chacun est directement sous le charme devant cette « super-production » réalisée astucieusement avec des moyens simples et efficaces. On est au théâtre, on se croirait au cinéma. Des surprises, des éclats de rire, des quiproquos, des changements de costumes époustouffants. Des chansons aussi, qui permettent d'aérer le récit et de prendre la distance par rapport aux personnages, à l'instar des chœurs dans une tragédie. « *J'ai*

essayé d'écrire ces chansons comme des monologues intérieurs et des pensées », dira Barnabé Henri, leur compositeur. Ces morceaux rendent les divers personnages plus humains, plus proches.

L'intrigue et l'efficacité du texte écrit par Bertrand Daine, un autre membre de la troupe, tiennent en haleine les spectateurs. Les dialogues font mouche avec quelques morceaux d'anthologie, dont un duel entre Machiavel et Don Quichotte. Mais le véritable héros est bien sûr Zorro. C'est un personnage qui reste toujours d'actualité. « *Au fond, la question qui m'a guidée est celle-ci : est-ce qu'un vengeur masqué suffirait pour résoudre les problèmes de la société ? Ou doit-on prendre son destin en main tous ensemble ?* » L'auteur du texte parle avec amour et tendresse de son héros favori qu'il connaît parfaitement pour l'avoir étudié sous toutes ses facettes. Le public détient la clé de cette interrogation d'actualité, car il lui est proposé de devenir lui-même acteur du récit proposé. Comment ? À découvrir en voyant le spectacle. Un beau moment à partager tous ensemble. ■

Informations : www.vivre-en-fol.com



L'ENFER DE LA MINE

Tadeusz Cisowski vient sans doute d'un pays de l'Est pour travailler au fond de la mine. Comme d'autres Italiens ou Marocains que la faim a menés au Borinage ou dans le nord de la France. Les gueules noires ont le même destin, quelle que soit la mine dans laquelle ils s'enterrent. Face au développement galopant de l'industrie en ce XX^e

siècle, leur vie ne vaut pas plus qu'un sac de charbon. Ce spectacle met en lumière l'histoire de ces travailleuses et travailleurs plus habitués aux ténèbres des galeries souterraines qu'aux feux de la rampe, à moins que ce ne soient ceux d'un coup de grisou.

Et des poussières... de Michel Bellier, du 5/9 au 20/10 au Théâtre Le Public, rue Braemt, 64-70 à 1210 Bruxelles. ☎0800.944.44 www.theatrepublic.be

QUESTION DE FAMILLE

Les parents de ces trois jeunes adultes-là sont séparés de longue date. Ils n'ont donc pas trop l'esprit de famille. Leurs deux filles et leur fils non plus. Survient la mort du grand-père. Il faut que tout le monde se réunisse et tombe d'accord sur ce qu'on fera de la grand-mère... Une comédie douce-amère de Cécilia Rouaud.

Photo de famille, avec Vanessa Paradis et Camille Cottin. En salles le 05/09.

Un peintre flamand à redécouvrir

GASPAR DE CRAYER, L'ÉGAL DE RUBENS ET VAN DYCK

José GÉRARD

Ce n'est probablement pas son nom qui attirera les visiteurs au Musée de Flandre, dans la charmante petite ville française de Cassel, entre Lille et Dunkerque, non loin de la frontière belge. Une cité qui vaut le détour, sur la route vers le Pas-de-Calais ou la Normandie, avec sa longue grand-place typique des villes flamandes. Inconnu aujourd'hui du grand public, Gaspar de Crayer était pourtant considéré, au dix-septième siècle, comme l'un des plus grands peintres flamands, aux côtés de Rubens, Van Dyck et Jordaens, ses contemporains.

Dans *Het Gulden Cabinet*, un dictionnaire d'artistes publié en 1662, Cornelis de Bie compare d'ailleurs son œuvre « à la splendeur picturale de Rubens et à l'extrême distinction de Van Dyck ». Un siècle plus tard, signe qu'il jouit toujours d'une grande renommée, les armées révolutionnaires emporteront nombre de ses œuvres vers la France, ce qui explique le grand nombre de peintures dont disposent aujourd'hui les musées français. Mais les goûts évoluent

et sa réputation décroît dès la fin du dix-neuvième siècle. La cinquantaine d'œuvres qu'expose le Musée de Flandre ne lui redonnera sans doute pas l'aura de jadis, mais elle permettra en tout cas aux curieux de découvrir un grand peintre bien ancré dans son siècle.

PEINTRE DE LA CONTRE-RÉFORME

L'exposition illustre les deux grands pans de l'œuvre de Gaspar de Crayer : le portrait et la peinture religieuse. Portraitiste de la bourgeoisie bruxelloise aisée et de l'aristocratie en quête de reconnaissance, il obtiendra même le titre convoité de peintre de cour et fera le portrait de son principal protecteur, le cardinal-infant Ferdinand, gouverneur des Pays-Bas.

Si ses portraits témoignent de sa réputation auprès des puissants de son temps, c'est la peinture religieuse qui constitue l'essentiel de son œuvre, environ les trois quarts de sa production. Les Pays-Bas méridionaux sont restés dans le giron de l'Espagne et



MÉCONNU.
Un peintre baroque de la contre-réforme.

de l'Église catholique et connaissent au début du dix-septième siècle une phase de rénovation et de reconstruction des édifices religieux. La Contre-Réforme et son militantisme amènent de nombreuses commandes d'œuvres souvent monumentales. Pas étonnant, dès lors, de retrouver dans les tableaux de de Crayer des thèmes tels que le culte marial, la vie des saints ou la perfection de la vie monastique.

Joachim et Anne avec la Vierge adolescente, La Sainte Famille avec le petit saint Jean-Baptiste ou *Sainte Marie-Madeleine renonçant aux vanités du monde* proposent donc de grandes compositions aux rouges et bleus éclatants rappelant Rubens. Mais aussi ces regards extatiques censés figurer l'élévation spirituelle. L'artiste est sans conteste un peintre baroque, engagé dans la production d'œuvres qui doivent contribuer au renouveau catholique. Ses œuvres sont d'une indéniable qualité, même si on ne peut toutefois s'empêcher de se dire que la fougue et l'exubérance de l'art baroque s'est un peu assagié. La démesure rubénienne dans les

Portées
&
Accroches

PAR ET POUR LES RÉFUGIÉS

En ouverture du TempoColor 2018, événement urbain, notamment liégeois, destiné à valoriser la diversité et les solidarités internationales, *Refugees for Refugees* propose un concert gratuit. Ce groupe, composé de musiciens de talent, tous réfugiés résidant depuis peu en Belgique, souhaite aider à porter un autre regard sur les migrations.

Judi 13/09 aux Chiroux (Place des Carnes 8, Liège). À 18h30, visite commentée de l'exposition Empire de S. Gratacap et concert à 20h. Entrée gratuite.

AU FOND DES MALLES

Comme dans un grenier ou une cave, le visiteur est invité à ouvrir malles, coffres, ou boîtes. Chacun présente l'univers différent d'un des septante artistes qui se les sont appropriés. Créée par un collectif d'artistes, cette exposition est diffusée par le Service de la Culture de la Province de Namur. Elle a déjà parcouru diverses localités de la province, et s'arrête cette fois à Rochefort.

La consigne, coffres et malles d'artistes, Centre culturel de Rochefort, 5 rue de Behogne, 13/09-6/10, ma-di 14-17h. Entrée gratuite.



© Musée de Flandres

Dans le Nord de la France, à Cassel, le Musée de Flandre propose une rétrospective de l'œuvre de ce peintre baroque du dix-septième siècle, oublié.

compositions et les couleurs est ici plus tempérée, ce qui explique peut-être que sa notoriété ait pâli.

À LA TÊTE D'UN ATELIER

Un autre aspect intéressant de l'exposition est d'illustrer la manière de travailler des ateliers de l'époque. Comme beaucoup d'autres peintres flamands, Gaspar de Crayer n'est pas un peintre solitaire retranché dans une mansarde. Entre 1610 et 1660, on estime que son atelier a compté quatorze apprentis. Une véritable PME, dirait-on aujourd'hui. Et c'est bien cela qui lui a permis de soutenir une production de toiles de grande taille assez considérable. Les nombreux dessins préparatoires et les esquisses aux carreaux, précieusement conservés à l'atelier, permettaient de reproduire ultérieurement un même sujet pour une nouvelle commande ou d'en créer une nouvelle version remaniée.

Mais ils permettaient aussi de préparer le travail. La mise aux carreaux facilitait la transposition à l'échelle vers un support d'une plus grande dimension,

et les esquisses donnaient des indications suffisamment précises aux « seconds pinceaux » pour la réalisation des figures secondaires. Le maître se réservait évidemment les figures principales de la scène et retouchait éventuellement le travail de ses assistants. Il faut aussi comprendre qu'une partie des apprentis était occupée à des tâches subalternes : la préparation des pigments ou des supports, le transport et l'accrochage des œuvres dans les églises ou les couvents, par exemple.

Cette évocation très concrète du mode de travail des ateliers de l'époque présente l'avantage d'ancrer dans la réalité le personnage du peintre d'église et de cour qu'était de Crayer, loin de l'image romantique de l'artiste en rupture avec la société.

AUSSI À GAND

Né à Anvers, de Crayer s'est établi à Bruxelles, où résidaient alors les archiducs Albert et Isabelle, ainsi que l'élite du pays. Et ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il s'établit à Gand, même si, durant toute sa carrière, beaucoup de

commandes lui parviennent de cette ville. Son Musée des Beaux-Arts, qui possède d'ailleurs plusieurs tableaux, en a prêté trois, ainsi qu'une série de dessins pour l'exposition de Cassel. Jusqu'au 4 novembre, ce musée présente lui aussi une série d'œuvres du peintre, certaines étant de trop grande taille pour être transportées. On y trouve ainsi, entre autres, un *Jugement de Salomon* aux dimensions impressionnantes (246 X 346 cm) réalisé pour la salle de Justice du château des Comtes, un *Couronnement de sainte Rosalie* et un *Portrait de l'évêque Antonius Triest*, qui fut un grand mécène gantois. En dehors du musée, certaines de ses œuvres sont toujours visibles dans les monuments de la cité flamande, comme l'église Saint-Jacques, la cathédrale Saint-Bavon, l'église Saint-Pierre ou l'hôtel de ville. ■

Entre Rubens et Van Dyck. Gaspar de Crayer (1584-1669), Musée de Flandre à Cassel, Grand-Place, jusqu'au 4 novembre 2018.
www.museedeflandre.lenord.fr
 Catalogue disponible au prix de 28€.

« La splendeur de Rubens et l'extrême distinction de Van Dyck. »



MUSIQUES À LA BASE DE L'ART

Art-Base est un petit lieu culturel multifonctionnel très original installé dans le cœur de Bruxelles, face au musée de la BD. Ses fondateurs y proposent des expositions et des concerts de musiques latino, indienne, grecque, manouche ou classique, pour quatre-vingts auditeurs. À partir du 27/09, il accueille les gravures de Catherine

Le Goff, inspirées par l'art brut et underground. Côté musiques : 06/09, concert indien de sarode (luth local) avec Asad Qizilbash et Cie. 07-09/09 : Rebetiko grec, par Ifigenia Ioannou. 13/09 : tango argentin (groupe Sonico). 14/09, musique brésilienne (Carol Andrade et Alex Maia). 15/09 : flamenco avec (groupe de José El Titi). Etc.

29 rue des Sables, 1000 Bruxelles.
 Programme complet :
www.art-base.be

GRAND FORMAT

Le requiem de Mozart et la symphonie n°9 de Beethoven, avec son Ode à la Joie final, appartiennent à ces œuvres du répertoire classique qu'on aime à entendre et réentendre. Surtout quand le cadre s'y prête, comme à la basilique de Bruxelles. Avec les quarante musiciens de l'orchestre philharmonique (direction : Youri Yankr) et cent-vingt choristes.

Vendredi 28 septembre, 20h.

Regards croisés sur la religion et la psychanalyse

UN VOYAGE INTÉRIEUR

Cathy VERDONCK



Dans son dernier livre, *Quoi de neuf docteur ?*, Laurent Lemoine, prêtre et psychanalyste, dresse des ponts entre religion et psychanalyse.

Récemment, le pape François a reconnu avoir eu recours à la psychanalyse pour surmonter une période difficile, et que cette thérapie lui avait été bénéfique. Si cette discipline semble être en perte de vitesse, le nombre de personnes en souffrance psychologique ne cesse pourtant de croître. Mais, face à ces difficultés psychiques, la tendance actuelle est de se tourner vers des dispositifs rapides, efficaces à court terme, qui agissent sur les symptômes sans soigner en profondeur. Or, la psychanalyse permet une approche démedicalisée, une écoute et une remise en question en profondeur de la personne. Y compris de sa religion, de sa foi ou de ses convictions.

REVISITER SES CROYANCES

Le risque de perdre sa foi, ou une certaine foi, explique sans doute la méfiance de la religion vis-à-vis de la psychanalyse. Pourtant, le voyage

psychanalytique peut conduire à des évolutions imprévisibles et singulières au niveau de la foi, comme dans d'autres domaines : la politique, le travail, le couple, la sexualité... En effet, le but d'une cure analytique est « de découvrir autrement, repérer autrement ce qui nous a structurés ». La foi et la religion, parties intégrantes de l'être humain, font donc partie du voyage psychanalytique.

Pour Laurent Lemoine, la religion « c'est quelque chose comme un système collectif organisé autour d'un texte sacré, de rites et célébrations divers, de comportements éthiques et d'une institution dotée de représentants ayant autorité sur le groupe ». Le religieux est un bloc de ritualités qui doit être retravaillé par la parole, afin d'éviter la violence entre religions. Le religieux favorise davantage le communautarisme, l'exclusion plutôt que l'inclusion. La foi, quant à elle, relève davantage d'une aventure, d'un nomadisme à l'image d'Abraham qui part vers l'inconnu. « La foi est mue par un désir, une quête à s'en écar-

teler. » Elle est donc une démarche qui ressemble à l'analyse psychanalytique, car la pratiquer c'est aussi partir à l'aventure sur les chemins inconnus de l'inconscient.

Le but d'une psychanalyse est d'ailleurs de relancer le désir et non d'apporter une guérison. Car désirer, c'est changer, « c'est redonner du mouvement là où tout était figé, comme pris dans la banquise ».

LE RETOUR DU RELIGIEUX

Bien que des psychanalystes aient annoncé la mort de Dieu, on constate aujourd'hui le retour du religieux. En effet, la mondialisation a occasionné une déshumanisation. Par conséquent est né un besoin de « dé-mondialiser » grâce notamment à la spiritualité, mais surtout à la religion qui revient souvent par son plus mauvais côté : violent, irrationnel et fanatique.

Le retour du religieux se manifeste aussi par une volonté de réimplanter les fondements moraux abandonnés qui vivent très souvent aux fondamentalismes. En effet, ne parvenant pas à proposer un consensus éthique pour tous, la société civile plus ou moins laïcisée a permis aux valeurs religieuses de s'imposer en retraçant les frontières et les identités effacées par la mondialisation. C'est ainsi que se développe le fanatisme religieux.

D'où l'importance du discernement, de la rationalité dans la démarche religieuse afin d'éviter de sombrer dans les travers que sont l'autoritarisme, l'intolérance... Oui au retour du religieux s'il dépasse ses propres frontières pour aller vers un horizon commun, des valeurs communes. ■

Laurent LEMOINE, *Quoi de neuf docteur ?*, Paris, Éditions Salvator, 2018. Prix : 16,00€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Livres



MA JEUNESSE EN KIBBOUTZ

Yaël Neeman est née et a passé toute sa jeunesse au kibboutz Yehi'am, parfois présenté comme une « forteresse en Galilée ». Elle raconte ici le quotidien de cette expérience de vie commune unique en son genre, plus proche du collectivisme que du village. Utopique, rêvant d'égalité et de justice, le kibboutz gomme l'individualité au profit du groupe. Pourtant, chaque enfant ou adolescent cherche à s'y forger une identité. Ce témoignage, qui paraît cette fois en format de poche, fort bien écrit, surprendra tous ceux qui ignorent ce que cachent ces murs méconnus. (F.A.)

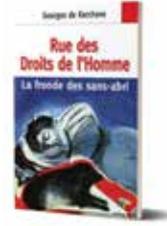
Yaël NEEMAN, *Nous étions l'avenir*, Arles, Actes Sud, 2018. Prix : 7,90€. Via *L'appel* : - 5% = 7,51€. - Version originale (2015) Prix : 22,50€. Via *L'appel* : - 5% = 21,38€.



PARTAGER LE MONDE

L'auteure se demande comment remplacer la loi du plus fort qui domine le monde par une logique de fraternité. Les histoires parlent de couples, de survivants, de réfugiés, de naufragés qui doivent abandonner leurs identités culturelles pour se plonger dans celles d'autres pays qui souvent les rejettent. Ces histoires posent une interrogation sur ce que les hommes civilisés sont devenus en quelques années face aux nouveaux problèmes qui traversent la société. Comment faire renaître la fraternité dont on a tant besoin actuellement ? (B.H.)

Gabrielle NANCHEN, *Le goût des autres. Des nouvelles du vivre ensemble*, Saint-Maurice, Éditions Saint-Augustin, 2018. Prix : 22,00€. Via *L'appel* : - 5% = 20,90€.



COMBAT DES SANS-ABRI

Difficile de faire reconnaître ses droits à la liberté de circuler, au logement, aux soins quand on est pauvre ou à la rue. Ce combat solidaire pour la dignité est mené par des sans-abri et des militants d'ATD-Quart-monde qui s'efforcent de faire changer les lois, les pratiques administratives pour que les droits de tous les hommes à une vie digne deviennent effectifs. L'avocat Georges de Kerchove, membre actif du mouvement depuis quarante-cinq ans, raconte en vingt épisodes s'échelonnant de 1985 à 2013 des histoires concrètes de misère, de combats, d'avancées obtenues, toujours à poursuivre. (G.H.)

Georges de KERCHOVE, *Rue des Droits de l'Homme*, Mons, Couleur livres, 2018. Prix : 16,00€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.



CHOC BÉNÉFIQUES

Du scandale salutaire provoqué par *l'Olympia* de Manet, qui bouscule les cadres esthétiques de son temps, à celui d'actes pédophiles, qui renforce la volonté de toute une communauté de se rassembler autour de certaines valeurs, la distance est grande. Il s'agit pourtant de deux aspects constituants du scandale. Dans un essai historique et sociologique, Jean-Claude Bologne parcourt deux mille ans d'histoire. Depuis « *le Messie crucifié, scandale pour les Juifs...* », jusqu'aux *Panama papers* et autres affaires récentes, il fait apparaître la fonction essentielle du scandale : faire évoluer la société. (J.G.)

Jean-Claude BOLOGNE, *Histoire du scandale*, Paris, Albin Michel, 2018. Prix : 23,85€. Via *L'appel* : - 5% = 22,66€.



ASSASSIN SÉNIOR

Comment devient-on meurtrière à 80 ans, quand on semble être une vieille dame respectable ? C'est l'énigme à laquelle les policiers auxquels elle s'est dénoncée devront répondre. Si la raison de l'acte meurtrier apparaît très simple, Nicole Jamet en profite surtout pour faire le récit de toute une vie. Fille d'une prostituée, Luce s'enfuit de la pension où elle est placée, affronte les malheurs de la guerre, pour se trouver finalement blanchisseuse et se confronter à la vie amoureuse et à ses chemins sinueux. Un récit plein d'humanité souriante. (J.G.)

Nicole JAMET, *L'air de rien*, Paris, Albin Michel, 2018. Prix : 22,85€. Via *L'appel* : - 5% = 21,71€.



CYCLISTE HAZARA

« La révolution passera par le vélo, camarade ! », clame Julos Beaucarne. La bicyclette a accompagné bien des changements de société, en 1936, lors de la mise en place des congés payés, ou quand la pratique du cyclisme féminin a libéré l'habillement des femmes. Alors quand on appartient à la minorité 'hazara' en Afghanistan, qu'on est une femme et que, sportive, on est championne cycliste, on se retrouve tôt ou tard en danger de mort. Voici l'histoire vraie de Masomah Ali Zada, qui soulève la problématique des demandeurs d'asile et de la place de la femme dans les pays musulmans. (C.M.)

Patrick COMMUNAL, *La petite reine de Kaboul*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2018. Prix : 16,00€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. De retour de la mission Proxima. Avec Thomas Pasquet, astronaute au sein de l'Agence spatiale européenne, le 12/10 à 20h30 au Square Brussels. Entrée piétonnière, rue Mont-des-Arts. Entrée parking (Albertine), rue des Sols.

☎02.543.70.99

📧gcc@grandesconferences.be

BRUXELLES. L'hôpital, la cité, internet. Internet et la santé : lien ou solitude ? Avec Daniel Desmedt, psychiatre, le 29/09 à 18h au Jardin Thérapeutique, Hôpital Molière Longchamp, rue Marconi 142, 1190 Forest, Bruxelles.

📧ddesmedt@his-izz.be

DINANT (LEFFE). Approvoiser nos deuils : de quoi fait-on le deuil ? Avec Jean-Michel Longneaux, philosophe et professeur à l'Université de Namur, le 12/09 à 20h en l'église Saint-Georges de Leffe.

☎0477.31.12.51

📧yvan.tasiaux@skynet.be

LIÈGE. Contre les élections. Avec David Van Reybrouck, écrivain, archéologue et historien, en dialogue avec Hugues Dorzé dans le cadre des Grandes Conférences liégeoises, le 11/10 à 20h à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe).

☎04.221.93.74

📧Nadia.delhaye@gclg.be

LIÈGE. Comment on écrit l'histoire : Pharaon, idéologie et réception. Avec Dimitri Laboury et Jean Winand, professeurs à l'ULG, le 13/09 à 18h30 à l'Hôtel de Borcholtz, place Saint-Michel, 80.

☎02.550.22.12

📧info@academieroyale.be

MONS. La fin des provinces : cent fois annoncée, jamais réalisée ? Et d'autres variations en droit constitutionnel belge. Avec Christian Behrendt, professeur à l'ULG, le 9/10 à 14h15 à l'hôtel Vander Vak, avenue Mélina Mercouri, 7.

☎065.31.15.70

📧hainautseniors.mons@hainaut.be

MORLANWEZ. L'euthanasie est-elle un droit ? Dans le cadre du pluriconvictionnel, le 11/09 à 19h30 à la Taverne du Brasseur, quai de la Haine, 3a.

☎064.44.31.19

📧cafetheomlz@gmail.com

NAMUR. Quel respect pour la tolérance ? Avec Christophe Perrin, collaborateur scientifique à l'Université catholique de Louvain, chargé de cours à l'Université Lille 3, le 12/09 à 17h au Palais provincial de Namur, place Saint-Aubain, 2.

☎02.550.22.12

📧info@academieroyale.be

Formations

COUR-SUR-HEURE. Comment vivre concrètement le vivre-ensemble lorsque certaines populations sont étrangères à nos valeurs et à notre histoire ? Avec Dominique Martens, directeur de l'Institut Lumen Vitae, le 13/10 dès 9h30 dans l'église de Cour-sur-Heure, rue Saint-Jean, 72.

☎0475.24.34.59 ☎0497.31.65.26

ETALLE (FRATIN). Le sens de l'Art, l'essence de l'Art : à la portée de toutes et tous ? Organisé par le CEFOC (groupe de formation de la province du Luxembourg), première réunion le 15/09 (ensuite 8 réunions le samedi matin une fois par mois) de 9h à 12h30 au Centre d'Expression et de Créativité Tribal Souk, rue du Magento, 15, à Fratin.

☎0495.42.43.70

📧celine.trujillo@cefoc.be

MARCHE-EN-FAMENNE. Des événements aux textes : la mise en récit du parcours de Jésus. Avec Jean-Claude Brau, théologien et bibliste, les 1/10, 8/10, 15/10 et 24/10 de 20h à 22h à l'Institut Sainte Julie, salle L'Aquarium, rue Nérétte, 2.

☎086.32.34.04 ☎0478.58.25.07

📧pierre.deproft@hotmail.com

NAMUR. 2008-2018, 10 ans de crise. Rencontres d'été du Comité pour l'abolition des dettes illégitimes du 7 au 9/09 au Centre La Marlagne, Chemin des Marronniers, 26.

☎04.226.62.85

📧inscriptions@cadtm.org

Retraites

DONGELBERG. Retraite silencieuse Shambala : découvrir et explorer les liens entre la pratique de la méditation et les enseignements bouddhistes. Avec Mathias Pongracz, instructeur MBSR depuis 1988, du 23 (18h) au 29/09 (19h) à la Maison des Roches, chemin des Roches, 9. ☎0479.37.74.27

📧catlannoy@gmail.com

FARNIÈRES (VIELSALM). Comment parler de Dieu aujourd'hui. Avec l'abbé Rouschop, du 05 au 07/10 au Domaine de Farnières, Farnières, 4, 6698 Grand-Halleux (Vielsalm). ☎04.278.68.53

📧av.cannella@gmail.com

LIBRAMONT. L'adolescence et les premiers pas de l'adulte. Avec

Jean-Marie Gsell, théologien et historien, du 05/10 au 07/10 à l'Atelier Notre-Dame, rue des Dominicains, 15. ☎061.86.00.48

📧centerdaccueil@notredamedela-paix.be

RHODE-SAINT-GENÈSE. Avec l'Évangile selon saint Marc : « Il gravit la montagne, et il appe-

la ceux qu'il voulait. Ils vinrent auprès de lui ». Marc 3,13. Avec avec soeur Moïsa des Fraternités de Jérusalem, du 10/09 au 16/09 au Centre spirituel Notre-Dame de la Justice, avenue Pré-au-Bois, 9.

☎02.358.24.60

📧info@ndjrhode.be

Et encore...

BRUXELLES. Les Théopopettes : animation-théâtre catéchétique pour les 4-9 ans. Organisé par le service de catéchèse de l'Église protestante unie de Belgique, le 21/09 à 17h en l'église du Musée (Chapelle royale), place du Musée, 2.

☎02.213.49.40

📧secretariat@eglisedumusee.be

CHÂTELET. 34e festival d'orgue. Avec Noël Minet et Françoise Robert, les 14/09, 28/09 et 12/10 de 20h15 à 22h15 en l'église Saint-Pierre et Paul de Châtelet.

📧 www.festival-orgue-chatelet.e-monsite.com/

CHARLEROI. Journée interculturelle africaine. Le 15/09 à 10h30 à la Basilique Saint-Christophe (Eucharistie interculturelle avec Mgr Guy Harpigny) et l'après-midi au Parc Depelsaire (diverses activités basées sur l'échange interculturel).

☎0474.38.17.50 ☎0477.56.05.52

📧musimarclaude@yahoo.fr

ERQUELINNES. Soirée « Pétales de roses » (Prière d'intercession avec sainte Thérèse). Le 29/09 à 16h30 en l'église Sainte Thérèse, rue Sainte-Thérèse.

☎071.66.03.22

📧thy.beatitudes@gmail.com

HERSTAL. Brocante solidaire du groupe Terre. Les 05 et 06/10 au zoning des Hauts-Sarts, 4e avenue.

☎04.240.63.90

📧 www.brocanteterre.be/reserver-votre-emplacement/

DÉPART DE LIÈGE. Solidarity Bike 2018 (parcours de 180 kilomètres à vélo). Organisé par Entraide et Fraternité, les 08 et 09/9.

☎02.227.66.85

📧event@entraide.be

MONS. Concert : Mozart- Messe du couronnement. Avec l'en-

semble vocal montois Mezza Voce, le 08/9 à 20h en l'église Sainte-Elisabeth, rue de Nimy. ☎0478/39.95.02

SAINT-HUBERT. Journée des Amis d'Hurtebise. Le 29/09 à 10h au Monastère Notre-Dame d'Hurtebise.

☎061.61.11.27

📧hurtebise.accueil@skynet.be

SENEFFE. Spectacle « Parabole » : la parole en parabole. Avec le Théâtre buissonnier, le 23/09 à 9h30, en l'église Saint-Cyret-Julite, rue Général Leman, 11.

☎0474.52.62.65

📧cocri5@hotmail.com

DÉCOUVREZ

L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

Chaque mois,
à la recherche du sens dans l'actualité &
les cultures

www.magazine-appel.be

<https://fr-fr.facebook.com/lappelmagazine>

<https://twitter.com/magazineappel>

OFFRE ABONNEMENT

Abonnez-vous au magazine L'appel

Abonnement annuel (10 numéros/an) : 25 €
À verser au compte : BE32-0012-0372-1702
BIC : GEBABEBB

Communication : nouvel abonnement

L'appel

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens
Adresse : 45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège
Tél/Fax : 04/341.10.04
Site web : www.magazine-appel.be

Soit 2,5 €
par mois
seulement



Le magazine chrétien
de l'actu qui fait sens

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction

Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Guillaume
LOHEST, Thierry MARCHANDISE
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement

Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

OFFRE DÉCOUVERTE

Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessus ou à recopier et envoyer à :
secretariat@magazine-appel.be

Madame/Monsieur.....désire recevoir
un exemplaire gratuit du magazine L'appel

Rue : Numéro :
Code Postal : Ville :
Adresse e-mail :
Tél :



Les Grandes Conférences Liégeoises



David VAN REYBROUCK

Écrivain, archéologue et historien
En dialogue avec Hugues Dorzé

11
OCT.
2018

Contre les élections



Étienne KLEIN

Physicien et philosophe des sciences

10
JAN.
2019

Le temps de la physique quantique

En partenariat avec



André COMTE-SPONVILLE

Philosophe

15
NOV.
2018

Choc des civilisations ou civilisation mondiale? Quelles valeurs pour le XXI^e siècle?



Aymeric CARON

Auteur, journaliste et militant antispéciste

7
FÉV.
2019

Utopia XXI



CÉLINE ALVAREZ

Pédagogue

13
DÉC.
2018

Les lois naturelles de l'enfant



Stéphane BERN

* Date à confirmer
www.gclg.be

14
MAR.
2019

Comment raconter l'histoire aujourd'hui?

PALAIS DES CONGRÈS DE LIÈGE - 20H15

ABONNEMENTS ET PRÉVENTES
www.gclg.be | Office du Tourisme | Stand-Info Belle-Île
60€ (prix plein) ■ 35€ (étudiants)

INFORMATIONS

04.221.93.69 | 04.221.92.21 | www.gclg.be



François OST

Juriste, philosophe du droit, dramaturge

4
AVR.
2019

Peut-on vivre sans droit?

En partenariat avec

